

Collection Génie public

Publiée d'abord sous forme de feuilletons dans les quotidiens qui se multiplient à la fin du XIX^e siècle, l'œuvre littéraire réalisée par Jean-Louis Dubut de Laforest de 1882 à 1902 connaîtra un réel succès du vivant de l'auteur : nombreuses rééditions, traductions en langues étrangères...

Malgré son audience importante, il met fin à ses jours le 3 avril 1902 et semble devoir tomber dans l'oubli à partir de cette date. Absent des dictionnaires, des encyclopédies et des monographies retraçant l'histoire littéraire de la *Belle époque*, son destin posthume donne l'impression de quelqu'un que l'on voulait oublier, peut-être en raison du scandale occasionné par *Le Gaga* en 1886 et qui vaudra à l'auteur une condamnation pour outrage aux bonnes mœurs.

La lecture de *Morphine* montre à quel point son écriture est sensible aux problèmes sociaux de son temps et atteste d'une réelle maîtrise de la composition dramatique à travers le destin tragique de Raymond de Pontailac et de Blanche de Montreu.

Après un siècle de silence, il est temps de redécouvrir l'œuvre de Jean-Louis Dubut de Laforest !

ISBN : 978-2-917649-03-9

7 €

Jean-Louis Dubut de Laforest

MORPHINE

Tome 2



Livre unique

Collection Génie public

Dubut de Laforest

Morphine
roman contemporain

Tome II édité et annoté par Victor Flori

© Le livre unique, 2008
livrunique.eu



Le livre unique

X

De retour en son hôtel de la rue Boissy-d'Anglas, Raymond de Pontaillac passa ses derniers jours de congé dans l'isolement et la souffrance ; puis il revit Christine, et la maîtresse dévouée se contenta de murmurer, en lui ouvrant ses bras : « Je t'attendais... »

Cette exquise créature ne cherchait point à pénétrer les secrets amoureux ; elle n'interrogeait pas le voyageur sur les mystères du château des Ormes et du manoir de Montreu : l'absent revenait, froid, brisé, lugubre, et la diva l'entourait de soins, mettant autour de lui un peu de sa jeunesse, de sa chaleur et de sa lumière.

Mais que peuvent faire les sourires et les joies d'une amie contre les désordres de la passion ?

Le jeune officier tolérait Christine et il aimait Blanche ; il l'aimait de toute une fureur de malade.

D'abord, il voila d'un crêpe le portrait de la marquise ; il fit disparaître de la chambre d'amour les reliques de l'adorée, et bientôt, il s'agenouilla devant ces mêmes objets d'une idole lointaine et toujours présente. Au sortir des évocations passionnelles, entre les labeurs militaires et malgré ces labeurs, Raymond doublait, triplait, quadruplait la dose de morphine : il avait commencé avec la moyenne de vingt-cinq, trente, quarante, soixante centigrammes, et déjà il s'injectait un gramme et demi, et quelquefois deux grammes par jour.

Un matin d'août, Pontaillac recevait à déjeuner chez la Stradowska ses amis Jean de Fayolle, Edgard Lapouge, Léon Darcy et Arnould-Castellier.

On était au dessert. Le domestique s'approcha de Raymond, l'informant que son ordonnance le demandait à l'antichambre.

– Qu'y a-t-il, Clément ? interrogea l'officier, de mauvaise humeur. Je t'ai défendu de me relancer ici.

– Mon capitaine, c'est une dame... Elle paraissait très émue ; elle m'a commandé de vous prévenir, en ajoutant que vous vous fâchiez si je n'obéissais pas.

– A-t-elle donné son nom, laissé une carte ?

– Non, mon capitaine ; mais c'est une dame du grand monde ; ça se voit tout de suite.

Bien qu'il eût entendu dire aux Tuilières que le retour des châtelains aurait lieu seulement en novembre, Raymond frissonnait à l'idée de Blanche, et il vint prendre congé de sa maîtresse et des invités.

– Tu ne m'embrasses pas ? implora Christine.

Et, tremblante, sous le baiser :

– Un duel, peut-être ?

– Mais non !

– Si c'est un duel, nous sommes là ! grondèrent les camarades.

– Il ne s'agit pas de duel, messieurs... ou du moins... pas encore.

– Ah ! ah ! cria Darcy... Et quel est le citoyen ?

– Guillaume II¹, ou Bismarck², ou Crispi³, mon cher !

– J'en serai ?

– Nous verrons.

Il éclata de rire et disparut.

Madame de Montreu attendait dans un salon de l'hôtel, et comme Pontaillac soupirait amoureusement : « Quel orgueil ! quel bonheur ! » elle recula d'un pas.

– Monsieur, vous vous méprenez sur le but de ma visite. Ce n'est plus une maîtresse affolée, c'est une épouse indigne, une mère pleine de honte et de remords, qui est devant vous ; c'est la plus malheureuse des femmes !

Elle défaillait ; il la soutint.

1. Guillaume II (1859-1941), roi de Prusse de 1888 à 1918.

2. Otto von Bismarck (1815-1898), chancelier du royaume de Prusse de 1862 à 1870 et de l'Empire allemand de 1871 à 1890.

3. Francesco Crispi (1819-1901), homme d'État italien, président du conseil de 1887 à 1891 et de 1893 à 1896.

– Madame, je devine la cause de votre désespoir. On vous prive de notre liqueur ; on vous laisse mourir ; mais encore une fois je vous sauverai !

– Monsieur...

– Ô Blanche, puisque la privation dont tu es obsédée t'a inspiré le courage de venir à moi, sois bénie ! Pour toi, pour tes yeux, pour tes lèvres, je marche à tous les sacrifices, à toutes les vaillances... à toutes les forfaitures !... Pour toi, je volerais ; pour toi, je tuerais !... Fais de moi ce que tu voudras ?

Ils s'assirent, et Madame de Montreu déclara en un gémissement d'opprobre et de terreur :

– Raymond, je suis enceinte !

L'officier ne vit pas d'abord la portée de cette révélation, mais dès que Blanche lui eut affirmé qu'il était le père de l'enfant et qu'aucun doute ne pouvait subsister sur l'origine de l'être en germe, il donna libre cours à ses rêves, à sa joie délirante :

– Nous l'aimerons, nous l'adorerons notre cher bébé !

– Taisez-vous, monsieur ; vos paroles me font du mal...

Alors, elle dit son existence horrible, depuis le jour où elle s'aperçut de sa grossesse ; elle dit la visite à l'évêque de Limoges, et le conseil – l'ordre religieux – de tout avouer au mari, même s'il le fallait le nom de l'amant.

– Eh bien, soit ! répondit hautement Pontaillac, nommez-moi, mais à la condition que vous serez ma femme, si je tue Olivier.

– Je n'aurai pas tant de lâcheté, monsieur, et seule, j'affronterai la colère de mon mari.

– Je ne veux pas ! Je vous le défends !

Il s'emportait, menaçait de veiller lui-même au salut de sa chère maîtresse, et Blanche pleurait, inquiète de la bravoure du gentilhomme. Plus calme, Raymond exhorta Madame de Montreu à partir avec lui ; il allait envoyer sa démission d'officier... On s'adorerait en quelque thébaïde¹ lointaine, dans l'espérance du fruit des amours.

– Et Jeanne, et ma petite Jeanne, y songez-vous ?

– Je l'aimerai aussi !

– Mais lui... Olivier...

1. Lieu sauvage, isolé et paisible où on mène une vie retirée et calme.

– Eh ! que nous importe ! S'il te fait peur, je t'insulte... Il y a un duel à mort et, si les armes me sont favorables, ô ma chérie ! Nous nous marions en Autriche, en Égypte, en Italie, devant le Pape, où tu voudras... Je suis assez riche pour que ma femme n'aie rien à envier à une reine.

– Croyez-vous donc que j'épouserai jamais le meurtrier du père de Jeanne ?

Sur ces mots, la marquise se dirigea vers la porte.

Il courut à elle.

– Blanche !

– Adieu !

Un fiacre mena la pauvre grande dame chez Mademoiselle Geneviève de Saint-Phar, place de la Madeleine.

C'était l'heure de la consultation, et Geneviève recevait son habituelle clientèle de femmes en un cabinet artistique et sévère.

Allures de bourgeoise. Pas de col masculin, pas de monocle, rien d'audacieusement viril. De la robe noire montante émergeait la tête brune et distinguée avec son front pâle et ses grands yeux brillants d'intelligence.

Parvenue à la fortune et à la célébrité, Mademoiselle Saint-Phar demeurait douce et simple, et ses anciens maîtres, les professeurs Aubertot et Pascal, s'enorgueillissaient de leur élève. Mais que de courage ! que de travail, avant d'obtenir le diplôme ! Que d'efforts pour vaincre les préjugés !

Orpheline à huit ans, elle avait été élevée au Sacré-Cœur de Limoges, où sa tante, une des religieuses, la destinait à prendre le voile et à le seconder dans l'enseignement : Geneviève grandissait pour d'autres ambitions.

Jeune fille, elle devint, pendant les vacances, le professeur de ses camarades riches ; elle commença à étudier la médecine à l'École de la ville, et après deux ans, se fit inscrire à la Faculté de Paris. Lors d'un concours de l'internat, il y eut des discussions entre les professeurs et des articles de journaux pour savoir si l'on admettrait une jeune femme à concourir, au même titre que les jeunes hommes. Un vacarme d'ironie se déchaîna contre l'étudiante. « Raccommodez les bas ! Faites le pot-au-feu ! » vociféraient quelques journalistes ; d'autres soutenaient Geneviève, et malgré l'appui de Messieurs Pascal et

Aubertot, Mademoiselle Saint-Phar se trouva écartée de la bataille. Dès l'année suivante, les mêmes polémiques fulminèrent. « Comment, disait-on, à la Faculté, ne voyez-vous pas la contradiction de vos actes ? Vous autorisez les femmes à s'inscrire, à suivre les cours, à passer des examens, et vous leur barrez les portes du triomphe ! » À quoi, les professeurs répondaient : « Nous craignons des promiscuités fâcheuses dans les hôpitaux, entre étudiants et étudiantes. » « Allons donc ! tonnaient les avocats de la dame, celles qui travaillent savent se faire respecter ! »

La Faculté admit Mademoiselle Saint-Phar, et lauréat du concours, elle obtint rapidement le grade de docteur.

Elle s'installa rue de Miromesnil¹. Autrefois comme aujourd'hui, elle ne soignait que les dames, mais l'envie la guettait, et un jour, sur les boulevards, des camelots distribuèrent de petits papiers : « Mademoiselle Saint-Phar, maladies secrètes des deux sexes. »

On l'outrageait, on la salissait ; elle demeura hautaine, courageuse, et devant la renommée grandissante, les aboyeurs se turent, et une riche clientèle célébra la doctoresse.

L'amant ? Y avait-il un amant ? Peut-être. Geneviève était jeune ; elle était femme ; mais, si elle brûlait du désir de toutes les jeunes personnes, elle évitait le scandale, et en France, le péché non scandaleux n'est plus un péché.

Mademoiselle Saint-Phar reçut cordialement Madame de Montreu.

– Bonjour, ma belle marquise. C'est une halte agréable dans ma consultation, n'est-ce pas ? Tu viens voir l'amie et non la doctoresse ?

– Les deux, ma bonne Geneviève.

– Tant pis !

Et indiquant un fauteuil à sa visiteuse, la doctoresse affirma :

– La coupable, c'est la morphine !

– Non...

– Si.

– Eh bien ! oui, énervée par la liqueur, j'ai perdu le sens moral... j'ai... et je suis enceinte, et...

– Mes compliments ! interrompit Geneviève. Monsieur de Montreu doit être enchanté.

1. Rue du huitième arrondissement de Paris.

– Il l’ignore.
 – Tu vas t’empresse de lui dire l’heureuse nouvelle ?
 – Geneviève tu ne m’écoutes pas... Je suis enceinte d’un autre homme que de mon mari !
 – Aïe !... Toi ?
 – Moi. Je viens réclamer de ton amitié un grand service... Il faut que tu me sauves ! Il faut que tu me délivres !
 – Je t’assisterai volontiers le jour de tes couches ; mais nous avons le temps d’y penser.
 – Je veux... tout de suite !
 – Es-tu folle ? À combien de semaines remonte ta grossesse ?
 – À deux mois.
 – Et tu veux ?
 – Et je te supplie de m’aider à anéantir la preuve de mon adultère ?
 – Sais-tu, Blanche, quel crime tu me proposes là ?
 – Crime ou non, j’exige la délivrance.
 Mademoiselle Saint-Phar déclara d’une voix indignée :
 – Je refuse.
 – Même... pour vingt mille francs ?
 – Vous m’insultez chez moi, madame !
 Mais, la voyant si pâle et si accablée, Geneviève la baisa au front, et Blanche reprit :
 – L’être qui déshonore mon corps serait une source d’angoisses, et je ne lui donnerai pas le jour. Si, de par les lois, c’est un crime de le détruire, c’est, de par ma conscience, une haute justice.
 – Tu as perdu la tête !
 – Geneviève, au nom de notre amitié ?
 – Non ! non !
 – Geneviève ?
 – Non !
 – Vous voulez donc que je meure.
 – Madame, vous vivrez... Blanche, tu vivras, et tu aimeras ton enfant !
 Toutes les prières, toutes les menaces de la marquise furent impuissantes à déterminer Geneviève aux manœuvres abortives¹, et Madame de Montreu descendit.

1. Qui concernent l’avortement.

– Où allons-nous, madame ? interrogea le cocher, très surpris de voir que sa cliente oubliait le renseignement d’usage.
 Elle balbutia une adresse quelconque.
 – C’est à Montmartre ?
 – C’est à Montmartre.
 Place d’Anvers, la marquise abandonna sa voiture, et marchant au hasard, elle arriva rue des Trois-Frères où elle aperçut une plaque de tôle peinturlurée, avec ces mots : « Madame Xavier, sage-femme »
 – et au-dessous le gros chou traditionnel, fleuri d’un nouveau-né.
 Elle allait entrer ; elle hésita et se perdit dans les ombres du soir qui commençait.
 Des idées de mort l’envahirent. Elle courait, s’arrêtait brusquement, et, rue de Maubeuge¹, des gens lui crièrent : « Attention ! Vous êtes donc aveugle ou imbécile ! Voici trois ou quatre voitures qui vous frôlent au passage ! » Elle remerciait d’un triste sourire et continuait sa promenade, en étouffant des plaintes.
 Le lendemain matin, une jeune servante en tarlatane² à carreaux noirs et violets, tablier blanc et bonnet de linge, gravit l’escalier de la sage-femme.
 À l’entresol, elle demanda humblement :
 – Madame Xavier, s’il vous plaît ?
 – C’est moi, mademoiselle, répondit une grosse gaillarde à l’œil rigolard et à la lèvre supérieure un peu moustachue. Qu’y a-t-il pour votre service ?
 – Je désirerais... vous parler.
 – Très bien, ma fille, très bien !... Donnez-vous donc la peine...
 Toutes deux se dirigèrent vers un petit salon tapissé d’andrinople³ et meublé d’acajou, et un sourire de la matrone⁴ vint engager la jeune personne aux confidences.
 – Enceinte de deux mois ! Fichtre, vous vous y prenez de bonne heure !... Vous avez raison, et si toutes les autres vous imitaient, on aurait à déplorer beaucoup moins d’accidents !

1. Rue dans la dixième arrondissement de Paris.

2. Étoffe de coton à tissage très lâche.

3. Tissu de coton bon marché, généralement de couleur rouge.

4. Femme d’âge mûr, expérimentée, sage, d’aspect digne et respectable, généralement mère de famille.

La visiteuse exposa les motifs de sa précipitation. Elle servait comme femme de chambre dans une honnête famille bourgeoise, et tout le monde ignorait son état intéressant, tout le monde, excepté le maître.

– Alors, c’est le bourgeois qui vous a fait ce petit cadeau ?

– Oui, madame.

– Le cochon !... Et il vous lâche ?

– Non, madame... Il me donne de l’argent.

– Très bien ! très bien ! Je vous recevrai ici, et puisque vous avez de la galette, nous trouverons une bonne nourrice pour le gosse.

– C’est que, madame...

– Quoi ?

– Si ma maîtresse, la femme de monsieur, venait à s’apercevoir...

– Très bien ! très bien ! Je vais vous louer une chambre : nous vivrons ensemble ; nous irons au théâtre ; je vous ferai les cartes... Voulez-vous la chambre bleue... trois cents francs par mois ?

– Madame... je... je... désire... cacher ma faute.

– Parfaitement. Dans quelques mois, vous vous bouclerez ici...

– J’avais pensé... J’espérais...

– Accouche donc, mâtine¹ !

Et la devinant presque toute, Madame Xavier lui glissa à l’oreille :

– Très bien ! très bien !... Ayez pas peur... mais, faut casquer ferme ! De ses doigts elle menait un jeu bizarre, comme si elle eût pénétré le ventre de la malheureuse, pour anéantir l’œuvre de la nature.

– Avec le pouce et l’index... Pfff... ut !... Passez muscade² ! Ni vu, ni touché, je t’embrouille !... Pffffff...ut !

– Qu’exigez-vous, madame ?

– Votre patron est riche ?

– Oui.

– Trois mille francs ?

– Je vous en donnerai cinq, dix, mais..., le secret, n’est-ce pas ?

– Vous parlez rudement bien pour une femme de chambre ?

– J’ai été en pension.

– Chez les sœurs ?

– Oui... chez les sœurs.

1. Jeune femme au tempérament ardent.

2. Expression populaire : le tour est joué !

– Votre nom, mademoiselle ?

– Antoinette Mathieu.

– Ta ! ta ! ta ! N’empêche que vous avez aux oreilles des dormeuses¹ de vingt mille francs.

– Oh ! non ! c’est du stras².

Madame Xavier toucha l’épaule de son interlocutrice.

– Petite masque³, on ne me le met pas, à moi ! Si je vous délivre avant terme, je risque la cour d’assises, et je veux savoir avec qui j’opère... Faites-vous connaître – ou bien, fichez-moi la paix !

– Je suis la marquise de Montreu.

Obséquieusement, la matrone suivit jusqu’à la porte sa noble visiteuse :

– Vingt mille francs ?

– Oui, madame, vingt mille... Demain ?

– Demain... votre servante, madame la marquise.

– Chut !...

1. Boucle d’oreille formée d’une perle ou d’un diamant montés sur un pivot et serrés sur le côté extérieur de l’oreille par un écrou.

2. Composition vitreuse imitant le diamant ou une autre pierre précieuse.

3. Coquine.

XI

– Mettez-vous là, madame la marquise ; étendez-vous sur ce divan, et ne bougez pas.

– Tuez-moi, si vous voulez !

Pâle comme une morte, Blanche abandonna son être aux doigts profanateurs de la Xavier ; mais elle fut prise d'un dégoût, et se leva :

– Gardez l'argent !

– Vous avez peur ! Vous manquez d'estomac ! dit la sage-femme qui venait de toucher cinq billets de mille et devait en recevoir quinze, l'œuvre accomplie.

– Non... Non... je n'ai pas peur !

– Soyez calme, alors.

– Oui... oui, madame.

– Ça me connaît, madame la marquise... J'ai débarrassé plus de deux cents femmes, et je n'ai assassiné personne... que les marmots.

– Vous êtes un monstre !

– Merci.

– Ah ! ne me regardez pas !... Ne me parlez pas !... Vous me faites horreur ! Et, livrée sans défense au terrible examen, la marquise de Montreu gémissait toujours : « Tuez-moi ! Mais tuez-moi donc ! » Et ses pauvres yeux papillonnaient, s'égarèrent, allant des manches retroussées de la bouchère humaine à la fenêtre close, et des rideaux jaunâtres à la table du sacrifice où l'on voyait de longues aiguilles étincelantes, des charpies¹ et des éponges, des flacons

¹ Filament obtenu à partir de vieux linge et servant à faire des pansements.

de phénol¹ et de chloroforme, tout l'appareil moderne et barbare d'une criminelle obstétrique.

– Ne bougez plus !

*
* *

Madame de Montreu descendit de voiture dans la cour de son hôtel, et toute livide, elle dut s'appuyer au bras d'une femme de chambre pour se rendre à ses appartements.

– Vous informerez monsieur que je ne dînerai pas.

– Bien, madame.

Le marquis trouva sa femme en prières.

– Vous êtes souffrante, Blanche ?

– Non, mon ami.

– Pourquoi refusez-vous de paraître au dîner ?

– Je jeûne.

– Les médecins vous interdisent ces mortifications dangereuses.

– Les médecins ne sont pas les directeurs de mon âme.

– Vous m'inquiétez, Blanche ?

– Olivier, je désire être seule.

Avec les doses de morphine qu'elle tenait de Raymond et qu'elle cachait en des boîtes à poudre, en des épingles creuses et en des bobines de soie, Blanche put narguer toutes les crises de son être déchiré. Ses journées, elle les passait sur une chaise-longue, au milieu des fleurs ; elle lisait des romans, jouait de l'éventail, mais l'éventail et le livre tombaient des mains inertes, et le sommeil épandait les voiles de la béatitude ; ses nuits, elle les vivait toujours seule, heureuse que l'isolement empêchât le mari de trahir le mystère des manœuvres.

Dès qu'elle eut retrouvé un peu de sang et d'énergie, elle exhorta Olivier à un grand voyage. Elle voulait fuir Pontailiac, le père du mort ; elle voulait fuir Madame Xavier, la tueuse ; elle voulait fuir Mademoiselle Saint-Phar, sa confidente ; elle voulait fuir les visages amis ou ennemis, le témoin et les devinateurs possibles de son crime.

1. Corps se présentant sous la forme d'un solide cristallisé blanc utilisé en solution comme antiseptique ou désinfectant.

– Où irons-nous, Blanche ?

– Loin... bien loin !

Catissou, la vieille servante, accompagna la petite Jeanne au château des Tuilières, et les Montreu se mirent en route pour la Suède et la Norvège. À Stockholm, à Christiania¹, à Drontheim², le long des glaciers et des fiords, le marquis se réjouissait des belles couleurs de sa dame ; mais Blanche gardait une forte provision de morphine, et elle se piqua hypocritement, sous le soleil de Minuit, comme Raymond se piquait, en toute liberté, sous le soleil parisien.

Éloignés l'un de l'autre, les deux morphinomanes marchèrent vers la ruine cérébrale et physique, avec les différences de sexe et de vigueur, dans l'action parallèle de leur anéantissement.

Le capitaine, dont le corps était plein d'abcès très douloureux, avait des défaillances de mémoire. Un nuage lui enveloppait le cerveau, et quelquefois il voyait des ronds et des triangles lumineux et flambants à la place des êtres et des choses. Il lui arriva d'ignorer le nom de son cercle, de sa rue, de ses amis, de ses domestiques et d'appeler sa maîtresse : « Louise, Thérèse ou Andrée », et non plus « Christine ». Au quartier, il donnait des ordres étranges, punissait durement les hommes, ou les complimentait sans raison.

Soldat, artiste, lettré, il s'intéressait aux découvertes de la science militaire et aux manifestations de la littérature et des arts ; mais un paysage lui révélait une bataille, les stratégies prenaient à ses yeux les formes de tableaux, et la carte d'état-major s'idéalisait en des poses de dames voluptueuses. Il admirait l'école des symbolistes³, la musique et la couleur des mots traduisant l'*a* en noir, l'*e* en blanc, l'*i* en bleu, l'*o* en rouge et l'*u* en jaune ; il savait que le noir, c'est l'orgue ; le blanc, la harpe ; le bleu, le violon ; le rouge, la trompette ; le jaune, la flûte ; et loin de se contenter du langage établi, il cherchait une orchestration générale de la harpe qui est la sérénité, de l'orgue qui est le doute, du violon qui est la prière, de la flûte qui est le sourire, de la trompette – l'instrument divin – qui est la gloire.

1. Nom de la capitale de la Norvège, Oslo, au XIX^e siècle.

2. Port de Norvège.

3. Mouvement littéraire et artistique qui s'oppose au naturalisme, apparu en France et en Belgique vers 1870. Représenté par Gustav Klimt, Maurice Denis, Paul Sérusier...

Et toutes ces musiques l'emplissaient d'une harmonie bizarre et funeste. Il chantait un article de journal, habillant les consonnes de couleurs nouvelles et leur imposant des tons pleins ou moyens. Il créait ça, et il en était ravi : « la lettre *H* est violette ; c'est un dièze ; le *M* est gris ; c'est un bémol. » Ainsi, pour les mouvements : la tête en arrière incarnait un *O* ; le bras droit plié un *K*, et suivaient des calculs, des chiffres : le *W* un 8'' » ; le *L*, un 3', etc.

Mais bientôt il dédaignait ces exercices dignes d'un pensionnaire de Bicêtre¹. Afin d'oublier Madame de Montreu et la confiance de maternité – pour lui si incertaine – il voltigea de Christine à d'autres étoiles, eut une récolte de dames variées, et l'affaiblissement de son état sexuel le désespéra jusqu'à l'heure où de nouveaux horizons le grisèrent.

Pontailiac cherchait « l'euphorie » du début : il augmentait les doses de liqueur – et par la ligature² des membres – par le massage – par l'injection pratiquée dans la veine médiane, il se refit une virginité morphinique.

– Ma bonne amie, disait-il à sa maîtresse... Je vois tout en *rose* ! Je vois des merveilles !

Fixant une fleur placée sur la cheminée, il voyait cette fleur se changer en un petit bouquet ; ce bouquet se développait, atteignait des proportions colossales ; ensuite, apparaissaient des jardins immenses. Et la sensation ne se bornait pas à un seul objet, et, en d'autres points, le même phénomène se présentait avec les mêmes caractères. Un papillon artificiel piqué en haut d'une glace, lui parut animé de mouvements réels ; ce papillon non seulement passait par des couleurs diverses, mais tournoyait sans cesse d'un meuble à l'autre, avant de regagner son point de départ où l'homme désabusé le considérait enfin tel qu'il était en réalité, c'est-à-dire fait de papier et d'une armature de fer.

Aux illusions vinrent se joindre de véritables hallucinations de la vue : des personnages imaginaires entouraient le lit de Pontailiac, et l'un d'eux, qu'il reconnaissait, s'approcha de lui à plusieurs reprises. Il s'avança vers Raymond lentement, lui prit les mains et s'éloigna,

1. Prison et asile d'aliénés jusqu'en 1836.

2. Action d'entourer et d'attacher avec un lien.

dans une onde lumineuse. Pour obtenir les mêmes apparitions, les mêmes attitudes, il suffisait au morphinomane de *désirer fortement* et, en termes de science occulte, d'*évoquer*.

Raymond était violent, jaloux ; il devint apathique¹. Une torpeur invincible le terrassait, dès qu'il n'était plus sous le charme immédiat de la Pravaz ; et, à son lever, il bégayait : « J'ai la tête en plomb et les bras en caoutchouc. »

Volontairement consigné dans son hôtel et ne s'échappant que pour se rendre au quartier de l'École-Militaire, il fermait sa porte à tout le monde. Quand par hasard ou plutôt par surprise, Jean de Fayolle, Léon Darcy et Arnould Castellier franchissaient le seuil de l'appartement, ils restaient ébahis de la quantité de flacons disposés autour d'une balance : le capitaine aimait peser sa morphine, et faire lui-même ses solutions.

Désireux de guérir ou peut-être d'éprouver de nouvelles ivresses, il compliqua le morphinisme du cocaïnisme ; mais il abusait toujours et surtout de la morphine, et l'affection hybride ouvrit un champ illimité aux troubles psycho-sensoriels et aux hallucinations terrifiantes.

Certain soir, le major Lapouge et les autres amis emmenèrent dîner le malade au Cercle militaire.

Sur la demande de l'invité, et malgré la grimace de Monsieur Arnould-Castellier qui aimait les petits coins, on s'assit à une des grandes tables. Raymond se trouva placé entre Jean de Fayolle et le major : en face d'eux, Léon Darcy et le directeur de la *Revue militaire* occupaient la droite et la gauche d'un capitaine d'infanterie de marine en tenue et portant la croix de la Légion d'honneur. Les douze convives avaient des habits bourgeois, à l'exception du capitaine décoré et d'un jeune lieutenant de spahis².

– Regarde, dit Pontailiac à l'oreille de Fayolle, en désignant un jeune homme aux moustaches blondes, regarde : ce malheureux n'a qu'un bras.

– C'est un sous-lieutenant du III^e qui a été abîmé au Tonkin.

– Le pauvre bougre !

Et Raymond fit un salut doux et triste au blessé.

1. Qui manque d'énergie, d'initiative, indifférent.

2. Cavalier des corps auxiliaires indigènes de l'armée française en Afrique du nord.

Par les portes grandes ouvertes sur le salon central, on distinguait dans les autres pièces deux ou trois cents dîneurs installés à de petites tables. Des soldats en habit noir et cravate blanche menaient le service ; un monsieur à barbe grise, le gérant, les commandait, et sous l'incendie bleuâtre des lumières électriques, Pontaillac admirait, vantait toutes choses :

– Voilà un séjour d'honneur ! On ne joue pas, on ne vole pas : cela repose des tripots !

Lui, officier millionnaire, il ne fréquentait jamais le cercle ; il ne dînait jamais à trois francs, et il était seulement apparu dans les vastes salons, une nuit de gala. Mais, loin de blâmer, comme quelques-uns de ses collègues, la réunion des officiers de réserve et de la territoriale aux gradés de l'armée active, il la jugeait excellente et toute fraternelle, avec l'idée de venir s'y retremper.

Le capitaine d'infanterie de marine se leva de table et aida un autre jeune homme à se mettre sur ses béquilles ; Raymond tressaillit. Encore un blessé, encore un mutilé : l'autre avait un bras amputé, et celui-ci une jambe de bois !

– La guerre est infâme ! déclara-t-il tout haut.

On le regarda ; il continuait :

– Oui, la guerre est infâme ; et pourtant, je me ferais volontiers casser la gueule !

Il s'emballait contre l'Allemagne et les malheurs de l'Alsace-Lorraine. Jean de Fayolle l'accompagna à la bibliothèque ; puis ils visitèrent les chambres du cercle, et Pontaillac, émerveillé, dit à la dame chargée de la location :

– Je descendrai ici un jour.

Raymond s'arrêta et se fit une piquête.

Ensuite, les officiers ayant exploré la magnifique salle d'armes, rejoignirent leurs amis au café du premier étage.

Pontaillac parlait, riait, faisait des mots.

Les uns et les autres s'égayèrent de voir le malade en si belle humeur, mais le comte demanda du champagne.

– Non... pas ce soir ? intervint doucement le major Lapouge.

– J'ai soif !... Nous allons sabler quelques bouteilles !

Il but effroyablement, obligea Darcy, Castellier et Fayolle à lui tenir tête, et comme Lapouge l'exhortait à la sobriété, il lui répondit :

– J'ai vu à Cologne et à Berlin les officiers allemands siffler notre champagne, et je voudrais qu'il n'en restât plus une goutte !...

Debout, il cria : « Du champagne ! du champagne ! » – et il invita à boire tous ses collègues de l'active et un groupe d'officiers du 129^e régiment territorial d'infanterie.

Sous les fumées du vin, et dans l'ivresse du poison, le morphinococainomane examinait des armes pendues aux murailles et surtout une gigantesque panoplie faite de sabres et de divisions de fusils. Ce rond de métal l'intéressa, en lui rappelant certaines théories ; mais déjà le cerveau de l'homme s'endeuillait de brouillards, et l'intelligence n'était plus que la caricature d'elle-même.

À ses phrases incohérentes, à ses gestes bizarres, personne ne riait. Il se laissa conduire en un petit salon désert, attendant à la grande salle, et s'effondra sur un canapé.

– Tâchez de dormir, mon ami, lui dit Lapouge. Nous reviendrons vous prendre.

Et le major sortit, après avoir tourné la clef des globes électriques.

Pontaillac ne dormait pas, et tout d'un coup, au milieu du silence et de l'obscurité, il eut une horrible vision.

– Où suis-je ?... J'entends les clairons de la défaite !... Mon cheval, mon sabre !... Ah ! nom de Dieu ! me voilà prisonnier !...

Toutes ses paroles se voilaient, affaiblies ; il croyait hurler ; il balbutiait moins fort qu'un enfant prêt à s'éteindre. Machinalement, il trouva et remonta le système de la lumière, et sous la nappe éblouissante, il vit son ombre qui, projetée en pleine muraille, se tenait immobile et noire.

Le revolver au poing, il marcha vers elle, et l'ombre grandit démesurément, au fur et à mesure qu'il avançait. Étrange délire ! Il jugeait normale la reproduction de son image, mais il estimait surnaturel et dangereux que la silhouette changeât de forme et répétât ses gestes. Et puisque – à l'encontre de l'homme de Goethe¹ – il n'avait pas vendu son ombre au diable, il voulait châtier l'invisible amuseur. Il menaçait – l'ombre menaça ; il ajustait – l'ombre ajusta, et le pauvre capitaine se mit à crier : « Tiens, misérable ! » en déchargeant trois fois son revolver.

1. Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), poète, romancier et dramaturge allemand, auteur de *Faust* auquel Dubut de Laforest fait référence ici.

Mais avant que les amis et les officiers du 129^e territorial eussent le temps d'accourir, il se suggestionnait une véritable idée de fou :

– L'ombre, c'est moi-même, et pour la voir disparaître, c'est sur moi qu'il faut tirer !

Dix bras le saisirent au moment où il portait l'arme contre sa poitrine ; et quelques minutes plus tard Lapouge, Darcy, Fayolle et Arnould-Castellier le ramenèrent en voiture rue Boissy-d'Anglas.

On prévint Christine, qui, toute éplorée, trouva le docteur Aubertot et le major au chevet de Raymond.

Il avait la face vultueuse¹, des vertiges, de l'hébétude, les pupilles excessivement rétrécies et de fortes pulsations dans les carotides², un pouls à 92, une respiration à 24. Aubertot lui fit une injection de un milligramme et demi d'atropine³ et renouvela cette dose deux fois à de courts intervalles. Les pupilles commençaient à se dilater, mais il y eut une augmentation d'hébétude et de somnolence ; la parole était lente, difficile, hésitante, le visage excessivement rouge, et les yeux brillaient d'un vif éclat.

Les docteurs placèrent sur la tête du malade une vessie remplie de glace, une sangsue à l'apophyse mastoïde⁴ et une sur la muqueuse nasale, mais sans résultat notable. Il fallait à tout prix rompre la somnolence. On plongea Raymond dans un bain avec des affusions⁵ froides, et on lui imposa de se promener, en le faisant soutenir par ses amis Darcy et Fayolle.

Alors, les respirations étant tombées à 4 par minute, Aubertot pratiqua, suivant la méthode de Levinstein, la faradisation⁶ du phrénique⁷. Le malade ne semblait percevoir ni les appels, ni les excitations, et ses camarades le remirent dans son lit, où il demeura en un profond

1. Rouge et congestionnée.

2. Chacune des branches de l'aorte qui portent le sang aux différentes parties de la tête.

3. Substitut à la morphine.

4. Partie osseuse de forme arrondie située à la partie inférieure et postérieure du pavillon de l'oreille.

5. Action de verser un liquide sur un corps.

6. Terme de physique utilisé au XIX^e siècle pour désigner l'application médicale de l'électricité d'induction.

7. Le diaphragme.

sommeil. Au bout d'une demi-heure, la respiration descendit à 3 par minute, et Aubertot pratiqua de nouveau la faradisation. Sous l'effet de l'électricité, Raymond s'éveilla en souriant, avec un visage plus pâle, des pupilles plus dilatées, et il se rendormit aussitôt. Des vomissements arrivèrent, dès le second et rapide éveil, et après un délire gai, l'homme reprit son entière connaissance.

Pendant quinze jours, le capitaine conserva de la faiblesse, des vertiges, de la paresse intellectuelle et de la difficulté pour marcher ; ensuite, il se livra de nouveau et plus furieusement que jamais à sa terrible et hybride passion.

– Laisse-moi, laisse-moi, ma belle, ordonnait-il à la Stradowska, je ne suis plus un homme, je ne suis plus un officier, je ne suis qu'un esclave !

XII

Certes, il avait fallu beaucoup d'énergie à Madame de Montreu pour courir les risques d'un long voyage, alors que, brisée par la matrone de la rue des Trois-Frères, elle dissimulait ses affreuses douleurs sous une hypocrite gaieté de rédemption.

Grâce à un arsenal de mensonges, Olivier était toujours la dupe de madame.

– Je vais me remettre, et nous nous aimerons !

– Je t'adore !

– Sois sage.

Naturellement, c'est la morphine que le gentilhomme accusait d'avoir produit cette grande froideur, la morphine sacrilège, la morphine, éteignoir des amours. Il ignorait, comme la plupart des gens, que le poison a des effets contraires sur le système de l'homme et de la femme, et que chez le beau sexe – dans l'état d'abstinence – les voluptés augmentent au lieu de s'amoindrir.

Si la voyageuse ne connut pas les affres de la privation en Suède et Norvège, elle se vit, en Danemark, dans l'impossibilité de renouveler sa nourriture, et hâta le retour à Paris.

Le désir la harcelait au point de lui faire oublier son crime d'avortement. Et dès le jour de son arrivée – le 15 octobre – Madame de Montreu sortit de l'hôtel et se présenta à une pharmacie du boulevard Malesherbes. Le pharmacien ne voulut pas délivrer de la solution sans ordonnance, et ses collègues des rues voisines et des boulevards refusèrent également, malgré les offres et les colères de la riche cliente. Plusieurs heures, la marquise erra, incertaine.

Au dîner, le marquis lui dit :

– Ce pauvre de Pontailiac a failli se tuer.

– Un accident ? demanda-t-elle, très pâle.

– Non, une tentative de suicide.

Il conta les phénomènes de l'ombre au Cercle militaire.

Blanche l'écoutait d'une oreille distraite ; il pensait la terrifier ; elle se mit à rire.

– Vous croyez me faire peur avec vos histoires de morphine ?

– Ma foi, c'est un exemple !

– Je suis guérie.

Cinq jours de suite, la jeune femme essaya d'attendrir ou de corrompre les pharmaciens. Elle rôdait à travers la ville, pleine d'angoisses, indifférente aux nouvelles de sa petite Jeanne. Elle dut s'aliter, et, un matin, le marquis vint à son chevet :

– Blanche, dit-il, votre amie Geneviève désire vous voir.

Épouvantée par le souvenir des pratiques abortives, Madame de Montreu se dressa :

– Je ne la recevrai pas ! Je ne recevrai personne !

Les yeux hagards, elle tenait une feuille de papier blanc dans sa main et la portait alternativement sous la couverture et hors du lit. Elle avait des troubles de la parole, et n'ayant rien mangé depuis quarante-huit heures, exhalait une odeur douceâtre ; elle délirait, parlait d'elle-même à la troisième personne, s'imaginait être morte et assister à son enterrement.

– Oh ! le caveau est froid !... Il est noir !...

Geneviève s'avança, et les deux amies restèrent seules.

Entre des intervalles de démente et de raison, la marquise bégayait comme une femme ivre, et balbutiait :

– Tu sais, la fai... fai... fai... seuse d'anges¹, madame Xa... xa... xa...

Xavier, à Montmartre, la pr... pr... pr... providence des épouses cou... cou... cou... coupables m'a dé... dé... délivrée...

– Malheureuse, tais-toi !

La doctoresse lui fit comprendre qu'elle garderait le secret, et Madame de Montreu réclama violemment de la morphine. Son cœur, gémissait-elle, était perforé ; elle se plaignait d'avoir les cuisses gelées,

1. Femme qui effectue des avortements.

le sexe brûlant ; elle sentait une eau glaciale remplacer les draps ou une flamme incendier ses lèvres et toujours son trésor intime ; elle voyait des images menaçantes, et un vampire, une chauve-souris dont l'envergure des ailes noires mesurait plus de deux mètres, se posait sur elle et lui suçait tout le sang.

– Par pitié, Geneviève, de la morphine ! de la morphine ! de la morphine !

Dans l'après-midi, Mademoiselle Saint-Phar lui injecta une dose de quarante-cinq centigrammes, et Blanche consentit à prendre du bouillon et un verre de porto. Les spasmes musculaires s'aggravèrent, dégénérant en convulsions cloniques¹ du tronc et des extrémités.

Alors, Geneviève envoya chercher les docteurs Aubertot et Pascal, se réservant de leur demander le secret professionnel, s'ils découvraient l'avortement et les troubles nés de la frauduleuse obstétrique.

On attendait les deux professeurs. Ils arrivèrent à la nuit, au moment où la malade, pâle et jaunâtre, s'agitait et en proie au *delirium tremens*² morphinique. Elle se levait toute droite, sur son lit, retombait, criait, essayait de se dégager des mains de ses gardiennes, blasphémait, et tout pour elle, même une grappe de raisin, même une orange, même l'air, avait l'odeur du musc.

– Blanche, soupirait Olivier, songe à notre enfant, à notre belle Jeanne !

Devant les docteurs, elle trembla, ne répondant pas aux questions et hurlant : « Je ne veux pas être examinée ! Laissez-moi ; je vais prier Dieu ! » Elle parla de chats qui la griffaient, de son estomac divisé en mille morceaux, de serpents et de vautours qui lui mangeaient la tête et les entrailles ; elle se figurait être assise dans le jardin des Tuileries ; elle suivait le vol des moineaux ; ensuite, des Lapons l'embrassaient ; elle devenait Italienne, puis chanteuse à la Scala³, puis reine d'Angleterre et impératrice des Indes.

La tête penchée sur sa poitrine, la face cyanosée⁴, une écume à ses lèvres, elle éprouvait la même sensation que si elle avait eu une corde

1. Qui se caractérise par des mouvements réguliers et violents.

2. Épisode aigu de l'alcoolisme chronique caractérisé par un état confusionnel, une agitation et une angoisse extrêmes, des tremblements généralisés, des sueurs profuses.

3. Opéra de Milan inauguré en 1778.

4. Qui présente la couleur bleue violacée caractéristique de la cyanose, coloration bleuâtre de la peau liée à un défaut d'oxygénation du sang.

enroulée autour du corps, à la hauteur de l'ombilic ; elle suppliait qu'on enlevât la garde-robe du lit, et observant le docteur Aubertot, elle se tournait un peu vers Geneviève : « Quel est cet homme ? Il est si grand que son front monte jusqu'aux étoiles !... Eh ! bonjour, chère princesse, je me réjouis de votre auguste visite... »

Vers minuit, elle se souleva, regarda autour d'elle, étendit les mains pour se défendre, et cria d'une voix anxieuse : « Que voulez-vous ?... Voici le revenant ! »

Sur l'ordre des professeurs qui avaient éloigné Monsieur de Montreu, Catissou, la vieille servante et les femmes de chambre transportèrent leur dame à la salle de bains.

Calmée par les affusions froides et vingt-cinq centigrammes de morphine, elle dormit trois heures. Au matin, elle eut des vomissements et d'abondantes selles diarrhéiques ; une nouvelle dose de vingt-cinq centigrammes, des sinapismes¹, des injections d'éther sulfurique, des compresses glacées sur la tête, lui rendirent le libre arbitre, et le septième jour, elle mangea de bon appétit.

« Il faut veiller ! »

Telle était la seule ordonnance de Geneviève et des maîtres.

Le marquis Olivier montait la garde. Blanche l'embrassait, jurait encore d'être soumise, cherchait à étouffer les remords de l'adultère, honteuse de ses flancs doublement criminels.

Il la veillait, assis en un fauteuil, mais une nuit de novembre, le sommeil le terrassa, et quand ses yeux affolés contemplèrent le lit désert, le peignoir et même les mules roses de l'absente, il exhala des cris déchirants : « Ma femme ! ma femme ! ma femme ! »

Monsieur de Montreu longea les couloirs, les chambres, et il implorait : « Blanche, es-tu là ? Blanche, réponds-moi ? » Il descendait, remontait, et il disait toujours, et toujours avec plus d'inquiétude et de douleur : « Ma femme ! ma femme ! ma femme ! »

Au bruit de ses sanglots, toute la domesticité parut : maîtres et serveurs allaient et venaient, les gens portant des flambeaux, et le spectacle des angoisses de Monsieur était si cruel que les plus mauvais des larbins n'osaient pas en rire.

1. Préparation médicamenteuse à la farine de moutarde servant à produire une réulsion, qui s'applique sur le corps sous forme de cataplasme, d'emplâtre ou de feuille.

– Cherchons !... Ah ! elle est morte !... Ma femme ! ma femme ! ma femme !

Boulevard Malesherbes, la marquise de Montreu, en chemise, les pieds nus, courait sous le vent glacial, et blanc fantôme, rasait les trottoirs. Elle s'arrêta devant une pharmacie et tira à la briser la sonnette de nuit :

– Levez-vous ! Levez-vous ! Je meurs !

Ses beaux cheveux roux dénoués sur les épaules frissonnantes, ses petits pieds meurtris, tout son être agité, convulsé, la batiste¹ fine à la dérive, superbe d'impudeur, elle murmurait, à genoux, les bras au ciel :

– Mon Dieu, ayez pitié de moi !

Deux gardiens de la paix, qui sortaient des ombres, se précipitèrent brutalement vers elle et l'empoignèrent.

L'un dit :

– Oh ! la belle p... !

Et l'autre :

– Foutre, oui !

Et tous deux, comme la foule se massait :

– Au poste, cochonne !

Les agents arrêtaient un fiacre pour y placer Madame de Montreu, évanouie, et tout un monde de voyous et de filles galopa, en beuglant, derrière la voiture.

On barrait l'entrée du poste de la rue d'Astorg² ; on insultait la mourante.

– C'est un pari !

– Elle a gagné !

– D'où vient-elle ?

– D'une maison de prostitution.

– Mais non, la dame a été surprise chez son amant ; elle se sauvait.

– Moi, je la connais. C'est Tulipa, une pensionnaire de la maison Clarisse, savez, la nouvelle maison... là-bas...

– Très chic !

– Très fin de siècle !

– Je vous affirme que c'est une horizontale, une débutante ; elle n'arrivait pas ; demain, elle sera célèbre et cotée à vingt louis.

1. Pièce de lingerie en tissu de soie ou en fine toile de lin ou de chanvre.

2. Rue située dans le huitième arrondissement de Paris.

– Que voulez-vous, le commerce de ces dames va si mal, depuis la fermeture de l'Exposition¹.

– Ohé, Tulipa ! ohé !

Déjà un homme avait couvert la marquise de son manteau, et la pauvre femme effondrée sur un banc, regardait autour d'elle.

– Qui êtes-vous ? demanda le brigadier.

Il n'y eut pas de réponse.

– Elle est folle ! observa le chef.

Quelqu'un frappait à la porte.

– Voici, dit un mouchard en bourgeois, voici le mari de madame.

– Son mari ! son mari ! grondèrent les voix du dehors.

– Il a une bonne tête !

– Une tête de cocu !

Olivier de Montreu se nomma ; puis entrèrent le commissaire de police et un médecin – et la vieille Catherine ayant apporté des vêtements, madame fut reconduite à l'hôtel, avec pour escorte l'ignoble tumulte des badauds.

*

Un état de calme apparent succéda chez Blanche à la crise terrible qu'elle venait de traverser ; mais ses rages morphiniques s'exaspéraient.

Les docteurs Pascal et Aubertot durent inviter le gentilhomme à enfermer sa femme dans une maison de santé où la surveillance offrirait de sérieuses garanties. Ils regrettaient toutefois qu'il n'existât pas chez nous des établissements spéciaux, comme on en voit à Londres et en Amérique (*the morphinès accustamed*²) et en Allemagne (*Heilanstaltflur morphiumsuchtige*³).

Outre la discipline, ces établissements ont le double avantage de ne pas permettre que l'on confonde, à leur sortie, les malades avec les aliénés, et de rendre moins arbitraire la violation de la liberté individuelle.

Aujourd'hui, il n'est plus permis de traiter la morphinomanie de quantité négligeable. Il y a en France cinquante mille victimes, et

1. Exposition universelle de 1889 à Paris.

2. Anglais : « les dépendants à la morphine ».

3. Allemand : « clinique pour toxicomanes sous l'influence de l'opium ».

ce nombre est infiniment supérieur en Angleterre, en Allemagne et dans les Amériques. Tout d'abord cantonnée parmi les gens de la profession – médecins, pharmaciens, étudiants, garçons de laboratoire et infirmiers – la maladie se répand à travers les diverses classes, depuis les mondaines jusqu'aux filles galantes, depuis les magistrats, les avocats et les artistes jusqu'aux religieux, aux prêtres, aux industriels, aux ouvriers et aux simples cultivateurs.

C'est le sommeil et l'ivresse des brutes succédant à toutes les hallucinations des fous du Moyen Âge ! On ne veut plus travailler, ni souffrir, ni enfanter, ni vivre ; on veut rêver ; on veut s'engourdir, tomber et dormir à la manière des pourceaux – et « Madame Pravaz » est la Circé¹ de notre Décadence.

Sans doute, la contagion n'est pas la même dans tous les milieux, et d'après les statistiques des docteurs Irka, à Washington ; Levinstein, à Berlin, et G. Pichon², à Paris, on ne trouve que douze négociants contre soixante-quinze médecins et pharmaciens, trois rentiers contre trente-deux médecins et deux employés contre treize femmes du demi-monde. Le docteur Pichon, qui s'adresse particulièrement à la clientèle bourgeoise, signale un seul officier de l'armée de terre et un seul marin dans les soixante-six cas observés chez les hommes ; le docteur Levinstein note dix-huit gradés de l'armée allemande, sur quatre-vingt-deux types. Notre armée cependant n'est pas indemne, et les rapports des médecins militaires constatent une aggravation profonde du mal-Wood. C'est donc un devoir de jeter le cri d'alarme et de réclamer énergiquement des « maisons pour les morphinomanes ».

Aux conseils et aux ordres des médecins, Monsieur de Montreu répondit :
– Je garde ma femme.

Et il appela Madame de La Croze auprès de Blanche. Mère et gendre veillaient sur l'infortunée, accablés l'un et l'autre du pitoyable désordre de leur chère malade ; ils s'imposaient le courage d'interdire le poison, et Blanche les suivait, râlant et menaçante :

– Mère, j'ai besoin... Je souffre !... Tu n'as pas de cœur !

– Olivier, de la morphine, de la morphine, ou je te tue !

1. Dans la mythologie grecque, Circé est une magicienne très puissante, particulièrement versée dans les empoisonnements et les métamorphoses.

2. Médecins contemporains de Dubut de Laforest.

Geneviève Saint-Phar les aidait vaillamment, et dans l'espérance que la petite Jeanne serait d'un grand secours, on la fit venir des Tuilières, et on présenta son jeune front aux maternels baisers ; mais l'empoisonnée repoussait sa créature, et rien – ni les tableaux des horribles dangers évoqués par la doctoresse, ni les larmes de la mère, ni les sourires du mari, ni les mignardises¹ plaintives de Jeanne – rien ne faisait descendre une aurore en ce cerveau de damnée vivante.

Brisée, anéantie, Madame de Montreu fuyait la lumière du jour, et elle voulait tantôt l'obscurité profonde et tantôt des bougies et des lampes. Elle se rappelait sa grossesse, mais elle oubliait le tragique moyen qu'elle employa pour la détruire ; elle se croyait toujours enceinte, et la suppression du rouge flot mensuel (une des résultantes de l'abus morphinique) la fortifiait dans cette hallucination. Ensuite, elle ignora ses adultères avec Monsieur de Pontaillac et attribua la paternité illusoire à son mari – une paternité de six mois – bien que le mari, depuis huit mois, n'eût point sacrifié à l'amour conjugal.

Ce soir-là, elle dit à Madame de La Croze :

– Je désire faire mes couches aux Tuilières.

La doctoresse intervint :

– Blanche, tu rêves ; tu n'es pas enceinte !

Et plus bas, toute fraternelle :

– Silence, malheureuse !

– Pourquoi donc ?

– Silence !

Madame de Montreu continua devant son mari :

– Est-elle drôle, Geneviève ! Elle ne veut pas que j'aie un bébé... Vaine jalouse !... Olivier, je sens le petit être qui s'agite en moi... Ce sera un garçon... Je le nourrirai... Comment le nommerons-nous ?

Mademoiselle Saint-Phar entraînait le marquis, en lui jurant que madame était la victime d'une obsession, et le gentilhomme répliqua :

– Parbleu ! je le sais bien !

1. Affectations de gentillesse et de délicatesse.

XIII

Raymond de Pontaillac, en congé de convalescence, vivait, tel un prisonnier, dans son hôtel de la rue Boissy-d'Anglas, et seule, Christine se hasardait à troubler le délire du morphinomane.

Pauvre Christine ! Elle subissait toutes les folies de l'homme, sans entrevoir une lueur ; elle avait résilié son engagement à l'Opéra ; elle refusait les hommages du monde, et sa verte jeunesse s'étiolait, ainsi qu'une fleur privée d'eau et de soleil.

Jamais un dégoût, jamais un murmure.

Et lui, autrefois si charmant, il la menait comme un bourgeois ne mène pas sa bonne, quand la femme vieillie en est réduite aux uniques ouvrages de la domesticité ; il l'outrageait du souvenir immortel de ses amours avec Madame de Montreu et il établissait des contrastes et des parallèles insulteurs pour la grande artiste, pour la dévouée.

– Allons, Christine, que signifient ces manières ?... Vous vous croyez toujours à l'Opéra, sur la scène... Vous manquez de goût... Votre toilette est ridicule !... Ah ! si vous aviez vu Madame de Montreu au bal de l'ambassade anglaise !... Quelle élégance ! Quelle distinction !...

Il s'habillait en clown, se couronnait de roses, forçait la diva à revêtir une robe de clownesse, essayait des galanteries, et désolé de son impuissance, terrifiait la jeune et vaillante artiste :

– Qui diable t'a enseigné l'amour ? Mais, ma chère, tu glacerais un taureau !... Va chercher une horizontale, Roselmont ou Luce Mol-day !... En route, ou je te fends la tête avec mon sabre !

La Stradowska jurait de ne plus aller chez le possédé de la morphine, et elle y retournait, et Loris Rajilev s'étonnait de la voir descendre si bas, elle si hautaine.

À l'hôtel de la Villa Saïd, elle pleurait en gémissant :

– Il me fait souffrir ; et je l'aime, et je l'adore !... Je veux le sauver !

Un vendredi, en plein jour, les fenêtres closes, il exigea que Christine se mît toute nue devant lui tout nu.

– Je suis Adam, criait-il, et toi, tu es Ève ! Commençons le monde, un monde nouveau !

Mégalomane, il s'imaginait créer une espèce : au lieu de bras, les hommes avaient des ailes, et les femmes, des cornes à la place des yeux ; puis les sexes divers se confondaient, et d'un millier d'êtres jaillissait un seul type avec une poitrine de vierge, une queue de serpent, des pattes de chien et un œil servant de bouche, d'oreilles humaines, de langue et de mains ; et, le monstre disparu, naquirent des variétés infinies de bêtes épouvantables, toutes les horreurs de l'Apocalypse¹, tous les rêves obscènes d'un vieillard érotique.

Des paradis artificiels, de ces idéales auberges où, selon le mot de Baudelaire², « on verse les mortels enivres », Raymond dégringolait dans l'enfer des luxures ; mais si la Pravaz – à deux et trois grammes par jour – ne lui rendit pas ses forces épuisées, elle l'illumina d'une cérébralité étrange, presque géniale.

Il retrouvait la conscience du *moi*, la conscience absolue ; il sentait sa raison grandir et sa mémoire se développer ; il établissait de curieuses stratégies, abordait de difficiles problèmes sur les cartes d'état-major ; il écrivait des livres de batailles, annotant, composant et déchirant son œuvre, tour à tour plein d'éclairs et de ténèbres.

L'idée de Madame de Montreu le dominait encore ; mais il était arrêté par l'aventure nocturne de Blanche, la course folle chez le pharmacien que les journaux annoncèrent sous les initiales de la marquise – des initiales transparentes comme des cartes. Vraiment, il n'osait plus reparaitre à l'hôtel du boulevard Malesherbes ; il craignait les légitimes reproches d'Olivier. Ne demeurait-il pas, aux yeux du mari et

1. Dernier livre de la *Bible* qui contient généralement sous forme de visions des révélations, notamment sur la fin des temps.

2. Charles Baudelaire (1821-1867) est un poète français, auteur notamment des *Paradis artificiels* en 1860.

de la femme, aux yeux mêmes du docteur Aubertot, l'apologiste de la morphine, l'incitateur de la piqûre initiale ? Olivier ne serait-il pas en droit de lui dire : « Tu as apporté le désordre et le malheur dans notre maison ! » D'un autre côté, Pontaillac s'alarmait de ne rien savoir sur l'état de grossesse de son ancienne amante. Est-ce que Blanche avait menti, en se disant mère ? Pourquoi l'aurait-elle trompé ?

Une des servantes de l'officier questionna très habilement Angèle, la femme de chambre de la marquise, et celle-ci répondit : « Madame s' imagine être enceinte ; elle ne l'est pas ; elle ne l'a jamais été depuis la naissance de mademoiselle Jeanne ».

Tout d'abord, indigné de la comédie, il eut un blasphème ; ensuite, attribuant le mensonge au délire morphinique, il s'écria : « Tant mieux ! c'est une honte de moins ! » L'amour et le respect dont il entourait Blanche éloignèrent un soupçon criminel, et il pleura sur les angoisses de sa bien-aimée.

De temps à autre, Pontaillac envoyait son domestique prendre une grosse provision de morphine chez un pharmacien de la rue Boissy-d'Anglas.

Or, un jour, Clément rentra les mains vides.

– Mon capitaine, dit-il, le pharmacien ne veut plus donner de morphine sans ordonnance.

Pontaillac répondit :

– Le pharmacien est un imbécile ! Va ailleurs !... Non. J'y vais, moi.

Le capitaine s'habilla, sortit, et bientôt exaspéré des refus de nombreux pharmaciens et droguistes, il demanda des explications au directeur d'une officine du boulevard Haussmann.

– Monsieur, lui répondit l'interpellé, aux termes de la loi du 19 juillet 1845, et d'après l'ordonnance royale du 29 octobre 1846, les pharmaciens sont tenus de transcrire les prescriptions médicales sur un registre et sans aucun blanc et de ne les rendre que revêtues de leur cachet et après avoir indiqué le jour auquel les substances ont été remises. Les pharmaciens, monsieur, ne doivent délivrer « les substances vénéneuses, qu'en vertu d'une prescription spéciale et particulière du médecin indiquant les quantités et la dose à fournir ». Il leur est

1. Boulevard créé au XIX^e siècle par le préfet Haussmann qui traverse le huitième et le neuvième arrondissement.

interdit d'apporter la moindre modification dans l'exécution de l'ordonnance et de renouveler une ordonnance de morphine.

Raymond sourit d'un sourire de millionnaire spirituel :

– Je vous ai écouté avec un grand intérêt, monsieur, mais il y a des accommodements, je l'espère. Je suis le comte de Pontaillac, capitaine au 15^e cuirassiers, et vous me trouverez disposé à payer un prix de nabab¹.

– Inutile, monsieur, répondit le pharmacien. Vous m'offensez, en insistant !

– Que risquez-vous ?

– L'amende, la prison peut-être, l'interdiction d'exploiter mon diplôme. Un pharmacien a été condamné, l'année dernière, et quand même je ne risquerais rien, je ne veux pas déshonorer ma profession, à l'avantage de ma caisse et au détriment de votre santé et de votre raison.

– Phraseur, va !

Alors, le capitaine prit la liste des médecins, et il enleva des ordonnances que les pharmaciens exécutèrent naturellement, les uns à l'insu des autres. Que pouvaient les docteurs contre ce client de passage ? Au premier et au dernier, il affirmait ne recevoir d'ordonnance que d'un seul, et de celui-là même auquel il s'adressait, à l'heure présente. Des docteurs s'imaginaient traiter le morphinomane, selon la méthode progressive décroissante d'Erlenmeyer ; quelques-uns refusaient ; mais, il y a trois mille médecins à Paris, et Pontaillac possédait douze chevaux !

Si, grâce aux pièces de monnaie distribuées aux valets de chambre, il ne languissait pas dans les salons d'attente, les questions pareilles, l'ennui de gravir les escaliers, l'obligation des mensonges, tout cela l'énervait – et il cherchait le pharmacien à tout faire.

*

Quelle ne fut pas sa surprise, une nuit, à l'Américain, de voir, en Thérèse de Roselmont et en Luce Molday, deux prosélytes ardentes ! Il ne les avait pas rencontrées depuis la scène du café de la Paix ;

1. Homme très riche et fastueux.

elles lui parurent assez laides, les visages plâtrés, vermillonnés, les yeux louches, et il aurait passé outre, sans les aveux immédiats des horizontales.

– Tu sais, dit Luce, je me repique.

– Et moi aussi, je me *pravazine*, murmura Thérèse. Et il y en a bien d'autres !

– Vous allez me conter ça.

Ils s'assirent à une table isolée, très loin des groupes jaseurs¹ et du marché des amours.

On servit un souper – des huîtres, un perdreau froid, des écrevisses, un rocher de glace, des fruits – mais Raymond et les dames grignotèrent seulement des mandarines et des oranges, en buvant du thé.

Les horizontales demandèrent des nouvelles de leurs anciens amoureux, Darcy et Fayolle, dont elles gardaient un bon souvenir.

– Je n'ai pas de nouvelles ; je suis en congé ; je ne vais plus au quartier ; je vis comme un ours.

– Et ta belle marquise ? interrogea Roselmont.

– Et la Stradowska ? fit Molday.

– Plus... rien !

– Tu es à nous, cette nuit ?

– Peut-être.

– Nous t'emmenons ! Nous serons bien gentilles !

– Gentilles ?... Mais... le pourrez-vous ?... La morphine me vide, moi. Thérèse affirma voluptueusement :

– Et elle nous excite !

– Toujours ?

– Non, pas toujours, déclara Luce. Écoute : à la suite d'un malaise général, j'ai consulté le grand Aubertot. J'en ai eu pour un louis et cent sous au larbin. Le docteur me dit : « Supprimez la morphine ! » C'était très simple. Donc, je me privais une semaine, et je recommençais. Mon amant, un gros monsieur de la Bourse – ne te désole pas, chéri, il est en voyage – mon amant souffrait d'un rhumatisme articulaire : je le piquais ; il se pique et il ne souffre plus. Thérèse avait des migraines atroces ; elle s'injecte quatre-vingts centigrammes par jour, et les migraines ont filé aussi vite que le rhumatisme de monsieur. Est-ce vrai, Thérèse ?

1. Qui parlent abondamment, pour le plaisir de parler.

– C'est vrai.
 – Félix, notre coiffeur, absorbe un gramme.
 – Et toi ? reprit le capitaine.
 – Moi, deux.
 – Quel est votre pharmacien ?
 – Un sale type, un nommé Hornuch, 11, rue de Gomorrhe, tout près de chez nous, au quartier de l'Europe¹. Ah ! il faut le payer tout de suite, et il en gagne de la galette avec la morphine !
 Raymond écrivit l'adresse.
 – Ma petite Luce, tu parlais de vos fringales d'amour... je n'en crois pas un mot !
 – Voici : Thérèse et moi avons besoin d'aimer, pendant l'abstinence.
 – Vous vous abstenez ?
 – Quelquefois... Jamais plus de vingt-quatre heures...
 – Et qu'éprouvez-vous ?
 Elles révélèrent que toutes deux elles éprouvaient, au sortir de l'ivrognerie morphinique et durant l'abstinence, un irrésistible désir de l'homme. Mais il fallait se hâter, car bientôt la soif du poison les tenaillait.
 – Pour moi, dit Luce Molday, la rage d'amour calmée ou non, je sens un vide de l'estomac ; j'ai des frissons, des chaleurs, des sueurs. Étendue sur ma chaise longue, je touche l'étoffe qui est de velours grenat, et le velours me semble être du bronze ou du cuivre. Il me vient des fourmillements à la plante des pieds et dans les doigts. Je danse, je saute mieux qu'une femme-torpille². Si ça t'amuse, bébé, je ne prendrai pas de morphine, ce soir, et tu verras, demain matin !
 À son tour, Thérèse fit sa confession, en allumant une cigarette :
 – L'abstinence me rend folle : je mange du charbon, du verre pilé ; je brûle ! J'éreinterais vingt hommes, mais comme une mécanique, sans le moindre plaisir. Dès mon compte de Pravaz, je dors, je dormirais toujours. Un soir, aux Montagnes-Russes, je lève un monsieur. Nous arrivons dans ma chambre, et, les ablutions terminées, je me pique. Il demande : « Qu'est-ce que ça te fait, la morphine ? »

1. Quartier autour de la place de l'Europe dans les huitième et neuvième arrondissements de Paris.

2. Numéro de cirque.

Je réponds : « Ça me fait dormir ! » Il interroge : « Mais... avant le sommeil ? » Je l'embrasse : « Oh ! avant !... ça me fait... hum ! Et ce que je marche ! » Ce n'était pas vrai. Nous sacrifions à l'amour, ou plus exactement il sacrifie. Il me parle, me secoue : « Tu dors, Bruta ? » Je le vois, je l'entends, et je ne puis préciser l'endroit où il est, ni ce qu'il veut. Il descend du lit, s'habille, rigole, et, le haut-de-forme sur la tête, il met la main sur ma montre, l'argent, tous mes bijoux... et il file ! J'ai envie de crier : « Au voleur ! » Je jurerais que je l'ai crié, mais d'une voix de mourante... Aussi, mes enfants, quand j'amène un étranger, un inconnu chez moi, je me prive, je jeûne... Oh ! c'est très dur !

Le capitaine, que les confidences de ses prosélytes intéressait, les suivit au quartier de l'Europe.

Rue de Moscou, on s'installa dans l'appartement de la Molday.

En vain Luce et Thérèse s'ingénierent à détruire et à ranimer Pontaillac ; le morphinomane épuisé les quitta en leur jetant de l'or et des billets bleus :

– Mes pauvres belles, vous êtes absurdes, idiotes ! Oubliez votre instructeur, oubliez la Pravaz !

Il songeait, éperdu :

– J'ai fait naître la douleur et la folie chez ces étrangères comme chez Blanche, mon adorée; mais j'irai trouver le marchand de poison, le Hornuch de la rue de Gomorrhe et c'est assez pour mourir !

XIV

Madame Goulléras, de Saint-Martin-l'Église, la morphinomane désabusée et naguère si enthousiaste, écrivait des lettres affectueuses pour exhorter Blanche à vaincre sa passion : d'un autre côté, Madame de La Croze et Monsieur de Montreu surveillaient le pauvre jouet de la Pravaz.

– Nous la sauverons ! déclara Geneviève Saint-Phar.

Tout semblait concourir à la paix de la noble famille.

Le capitaine vivait loin de sa victime ; la matrone de la rue Trois-Frères n'essayait point un chantage dangereux et banal, et la forte somme versée lui ayant permis d'étendre le cercle de ses manœuvres, Madame Xavier travaillait aux délivrances et aux avortements.

Seule, une femme de chambre, la domestique même qui avait prêté des habits à Madame de Montreu, lors de l'opération abortive, seule, Angèle demeurait l'esclave docile et intéressée de sa maîtresse.

– Angèle, dit, un soir, la marquise, tu vas porter cette lettre à Monsieur de Pontailiac ; tu ne la remettras qu'à Monsieur, et tu attendras la réponse.

Et elle ajouta mentalement :

– Il trouve bien de la morphine, lui !

Angèle, une longue et blonde maigre, fit la commission et revint, porteuse de ce billet :

Madame,

Il m'est douloureux de vous refuser – mais je meurs du poison, et après avoir été la cause de vos souffrances, je ne veux pas être le meurtrier de celle que j'adore.

Pardonnez-moi, Blanche, et si votre amour est à ce prix, j'aime mieux souffrir et pleurer.

Raymond

Madame de Montreu, furieuse, ordonna :

– Va chez la Xavier, rue des Trois-Frères, à Montmartre¹ !

Une lueur naissait en ce cerveau, et accablée par le souvenir du crime, Blanche rougit et baissa les yeux.

– Non ! non !

– Pourquoi, madame ?

– Assez !

La servante disparut, en grommelant :

– Rue des Trois-Frères... La Xavier... Qu'est-ce que ça peut bien être ?...

Une procureuse ?... Eh ! oui... Là-bas, madame allait rigoler avec son capitaine ! Mais, rue des Trois-Frères, mais à Montmartre ?... Enfin, les grandes dames ont de si drôles de goûts, aujourd'hui !... Faudra voir !

Il y avait des inimitiés, des querelles entre Catherine, la vieille servante, et la femme de chambre : Madame tenait à Angèle, et on s'inclinait.

Dès le lendemain, la domestique ennemie se rendit à la maison de la rue des Trois-Frères, et devant l'enseigne, elle eut agréable surprise.

– Oh ! c'était donc bien avancé !

Angèle monta, sonna, se donnant des airs effarouchés, et Madame Xavier, en robe neuve, étincelante de bijoux, la reçut en ces termes :

– Bonjour, mademoiselle... veuillez vous asseoir... De combien l'êtes-vous ?

– Hein ?

– De combien ?

– Plaît-il ?

– De combien de mois ?

– Quoi ?

Madame Xavier sourit et indiqua le ventre de la visiteuse :

– Ça ?

– Voulez rire !

– Alors, que venez-vous foutre ici ?

1. Quartier situé dans le dix-huitième arrondissement de Paris.

La bonne lui demanda brutalement, sous le nez :

– Vous connaissez la marquise de Montreu ?

– Pas du tout.

– Bien vrai ?

– Bien vrai.

– Moi, je suis sa femme de chambre.

– Ah !

– Et c'est moi qui ai prêté des vêtements à madame, le jour où madame est venue se faire...

– Chut ! interrompit la matrone qui serrait le bras d'Angèle.

– Lâchez-moi !... Vous me faites mal !... Vous avez avor...

– Chut ! continua Madame Xavier, dont la main robuste tenaillait les os de la blonde maigre.

– Lâchez-moi, ou je vous gifle !

Et, la servante dégagée, les deux créatures se toisèrent du regard, pendant que l'avorteuse grondait d'une voix basse :

– Ou tu es une moucharde, et j'aurai l'œil sur toi, ou tu es une imbécile, et je t'ordonne...

– Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous !

– Mademoiselle !

– Madame !

– Serine¹ !

– Vieille taupe !

– Outil !

Madame Xavier écumait ; Angèle lui jeta :

– Mes félicitations !... Une jolie besogne !... Madame est très malade...

On l'a brisée trop vite, sans doute...

– Qui es-tu ?

– Je vous le répète : je suis au service de Madame de Montreu.

– Connais pas.

– Vous mentez !

– Et toi, tu m'embêtes avec tes questions ! Prends garde, ma petite : j'ai de la patience, mais lorsqu'on me rase, je vois rouge !

D'un geste elle indiqua la porte :

– File !

1. Argot : gendarme de banlieue.

– C'est bon, je sors... J'irai à la Préfecture.
 – Essaie !... Demain, tu seras éventrée dans ton lit de gueuse !
 – Je n'ai pas peur ! Ce soir, vous coucherez au Dépôt¹ !
 Toutes deux s'arrêtaient, animées d'un désir de réconciliation.
 – Madame, on pourrait s'entendre.
 – Je ne demande pas mieux, mademoiselle.
 Gentiment, la matrone offrit un fauteuil à Angèle et s'installa sur une chaise.
 – Parlez.
 – Vous excuserez ma vivacité, chère dame. Si j'étais entrée là pour minauder, en bécasse : « Avez-vous délivré la marquise de Montreu ? » vous m'eussiez flanquée dehors avec votre pied quelque part ; mais on est du dernier bateau quoique servante, et j'ai employé le système intimidant. Vous vous êtes emballée, et ceux qui s'emballent, coupent toujours dans le pont.
 – Diablesse, va !
 – Que voulez-vous ! J'ai besoin de faire ma pelote.
 – En exerçant un chantage ?
 – Oui.
 – Vous êtes franche, au moins, vous !
 – Très franche.
 – Ton petit nom ?
 – Angèle.
 – Moi, Ravida... Ravida Xavier... Elle est bien riche, Madame de Montreu ?
 – Archimillionnaire.
 – J'aurais pu exiger davantage.
 – Certainement ! Elle a versé ?
 – Une misère !
 – Dix mille ?
 – Un peu plus, curieuse !
 – Vingt ?
 – Elle me tire les poils du nez, cette mâtime !
 Mais la Xavier éclata de rire :
 – À fine mouche, fine mouche et demie ! Ta maîtresse n'est pas malade ?

1. Lieu où sont d'abord enfermées les personnes interpellées par la police.

– Si, elle est malade.
 – L'opération a été superbe.
 – Il ne s'agit pas de l'opération.
 – Bravo ! Je m'y entends, moi, et si tu te laisses pincer, Angèle, viens !... Je souffle dessus... une... deux... Ffff...ut ! et le moutard a des ailes !
 – Merci. Rien ne presse.
 – Un verre de chartreuse¹ ?
 – Volontiers.
 La sage-femme plaça sur un guéridon une bouteille de liqueur médiocre et deux verres qu'elle emplît jusqu'aux bords.
 – À la tienne, Angèle.
 – À la tienne, Ravida.
 Elles burent.
 – Une cigarette, un cigare ? dit l'amphitryonne².
 – Je ne fume pas.
 – Moi, je fume la pipe.
 Une pipe Gambier³ au bec, Ravida se recueillait, exhalant des vapeurs noirâtres.
 – Quel est le bobo de madame ?
 – Elle souffre de l'abstinence de morphine.
 – Tiens, une morphinomane ! J'aurais dû m'en douter... Qui la soigne ?
 – Les docteurs Aubertot et Pascal.
 – Mazette !
 – Et une doctoresse, une amie, Mademoiselle Saint-Phar.
 – Saint-Phar, place de la Madeleine⁴ ?
 – Oui.
 – Et les médecins interdisent la morphine à madame ?
 – Parbleu ! Elle en crève. Une nuit, elle s'est levée...
 – ...Toute nue, pour courir chez un pharmacien du boulevard Ma-lesherbes...
 – Comment le savez-vous ?
 – J'ai lu cette histoire dans les journaux, sous les initiales B. de M...
 Le B ?

1. Liqueur à base de plantes aromatiques.

2. Personne aux frais de laquelle ou chez qui l'on dîne.

3. Fabrique de pipe fondée en 1780.

4. Place du huitième arrondissement de Paris.

– Blanche.
 – Blanche de Montreu... Pauvre dame !... Mais, pourquoi désirait-elle avorter ?
 – L'enfant n'était pas de monsieur.
 – Très bien ! très bien !... Et de qui ?
 – Mystère.
 – Tu le sais, Angèle !
 – Non. Du reste, brisons là. J'ai appris tout ce qu'il me fallait.
 – Pas moi.
 – Tant pis !... Voulez-vous me procurer de la morphine ?
 – Seuls, les pharmaciens et les droguistes...
 – Impossible ! J'ai couru Paris, la banlieue... De la morphine, Ravida, et je vous donnerai le poids en or !
 – Afin de revendre au poids du diamant ?... Tu me dis « vous »... Tu-toyons-nous, ma chérie... Tu me bottes !... Je t'aurai de la morphine... Bénéf à deux, hein ?
 – J'accepte.
 – Et tu me tromperas ?
 – Non.
 Quelqu'un sonnait.
 – Je vais ouvrir, fit la Xavier.
 Et comme Ravida bavardait sur le seuil de l'antichambre, Angèle tendit l'oreille aux voix d'une ouvrière et de la matrone.
 – Je veux être débarrassée ; j'ai déjà quatre mioches.
 – C'est deux cents francs.
 – Oh ! madame !... L'an passé, vous vous êtes contentée de vingt francs d'une modiste.
 – Les prix doux me gâtent la main. Cinq louis, ou nisco¹ ?
 – Je me tuerai !
 – Tuez-vous !
 Puis l'avorteuse appela sa cliente qui descendait :
 – Cinquante balles ?
 – Quarante, madame ; je mettrai du linge et mon alliance, au Mont-de-Piété².

1. Argot : rien.

2. Établissement où l'on prête sur gage et sans intérêt.

– Quarante, soit ! Venez, ce soir, onze heures.
 Au retour de Madame Xavier, la femme de chambre s'esbaudit¹ :
 – On se gâte la main... Deux louis, un ange !
 – Tu m'espionnes, vilaine !
 – Je t'admire.
 – Bah ! tu es ma complice *in partibus*¹.
 – Vraiment ?
 – Faut-il, oui ou non, empoisonner Madame de Montreu ?
 – L'empoisonner ?
 – À la longue, ma chère ; car la morphine, tu ne l'ignores pas, est un poison.
 Angèle hésita. Le secret des manœuvres abortives lui livrait les deux coupables, mais un chantage brusque et une dénonciation valaient-ils l'amitié de sa maîtresse ? Elle entrevoyait une moisson d'or, une récolte quotidienne – la dame charmée par la morphine et terrorisée par la crainte des lois.
 – C'est faux, madame ! Je ne deviens pas ta complice : j'ai l'ordre d'acheter un médicament ; je l'achète. Où est le mal ? Ravida, je te tiens, et tu ne me tiens pas encore !
 – Ah ! si tu me dénonces, je...
 – Aucun danger. Tu fais tes affaires : je fais les miennes. On est sérieuse !

*

Ce même jour, grâce à la Xavier, Angèle rapportait une Pravaz et une solution de morphine, et tandis que la mère de Blanche, Monsieur de Montreu et la petite Jeanne dînaient, elle entra dans la chambre de madame.

Après la piqûre, Blanche fut illuminée d'une joie si vive qu'elle attira la jeune servante entre ses bras et la couvrit de baisers.

Madame de Montreu murmura avec des soupirs de jouissance :

– Merci ! merci ! Tu me sauves !

– C'est une des bonnes amies de madame qui est allée chez le pharmacien... La Xavier... rue des Trois-Frères...

1. S'égayer, se réjouir.

2. Sans fonction réelle.

La marquise pâlisait, d'une pâleur de morte :

– Tu connais cette femme ?

– Beaucoup, madame la marquise.

– Et...

– Voyons, ne vous désolez pas... Je suis un tombeau... Vous ai-je trahie pour le capitaine ?

– Le capitaine ?

– Oui, monsieur le comte de Pontaillac.

– Explique-toi !

– Mon Dieu que vous avez souffert le jour de l'avortement !

– Silence, et ta fortune, j'en répons !

– On ne sait ni qui vit, ni qui meurt.

Madame se traîna vers un chiffonnier et y prit une liasse de billets bleus :

– Tiens !

– Que ça ?

Blanche restait sans force, devant le tiroir :

– Prends toi-même !

De nouvelles ivresses et de nouvelles tortures vinrent élargir le cercle des évolutions.

Angèle – la servante de l'Enfer et du Paradis des Artifices – allait et venait, et sous mille prétextes, glissait à madame la seringue de mort. Quelquefois, elle pratiquait elle-même les piqûres, se baissait, fouillait les voiles intimes de ses doigts criminels, exaltait les charmes mystérieux et se relevait, joyeuse :

– Vrai, c'est un plaisir !

– Encore ? Encore ? soupirait la dame ravie.

– Tant que vous voudrez, madame, mais il serait bien de pas oublier votre petite Angèle ?

Madame de Montreu la comblait d'argent, de bijoux, et elle tendait les mains au marquis :

– Pour mes pauvres !

Lui, il était heureux des demandes charitables, et la bonne, jamais satisfaite, infiltrait avec le poison des allusions perfides : « Est-ce que Monsieur de Pontaillac savait la grossesse de Madame ?... Est-ce que le capitaine a aidé Madame, lors de la délivrance ?... »

– Tais-toi, Angèle, tais-toi !

– Il faut que je graisse la mère Xavier... Madame n'est pas généreuse ! La maîtresse donnait, donnait, et, à l'heure des voluptés artificielles, l'autre la secouait de sa léthargie¹, en minaudant des phrases de vendue : « On a condamné une avortée... Deux ans, madame !... Vous avez un fil à la patte !... Soyez gentille ou nous vous enverrons à Saint-Lazare² !... »

Au souvenir des adultères et du crime de l'obstétrique, dont les images flamboyaient, vivantes, Blanche sentait tout son sang tourner – son pauvre sang vicié, décoloré. Elle avait besoin de se refaire un peu de cœur ; mais le bourreau ne lui laissait pas une trêve dans les angoisses, dans les larmes, dans la nuit toujours plus noire, toujours plus horrible.

1. Assouplissement, engourdissement, torpeur.

2. Prison située dans le huitième arrondissement de Paris, jusqu'en 1935.

XV

Rue de Gomorrhe, au quartier de l'Europe, Monsieur Sosthène Hornuch, pharmacien de seconde classe, attirait une clientèle nombreuse.

Long et maigre, les yeux bleus, les lèvres rasées, des favoris jaunâtres en éventail, un ruban violet à la boutonnière, il offrait toutes les apparences d'un grand imbécile – et il était un grand misérable. Il se disait membre de plusieurs sociétés philanthropiques et même fondateur d'une œuvre : cela lui coûtait quelques louis, chaque année, et lui valait, outre l'estime du voisinage, une réclame générale et productive.

À la devanture d'Hornuch, rien de spécial. On voyait là, comme chez tous les pharmaciens, d'énormes bocaux rouges et verts, des peaux de chat contre les douleurs, des colliers, des bagues et des médailles contre la migraine, et puis des boîtes, des flacons ; mais Hornuch possédait deux laboratoires, l'un destiné à l'exécution des ordonnances, l'autre réservé aux mystères de l'établissement.

Parisien de Paris, à cinquante ans, Monsieur Hornuch demeurait veuf, chargé de trois filles, Annette, Irma et Zélie, trois blondes grasses en état de se marier. D'abord, il avait inventé des sirops et des pastilles-rhume, des onguents-hygiène, mais soit que le nerf des publicités lui manquât ou que ses découvertes ne fussent pas bien sérieuses, il entendait gronder la faillite.

– Ô papa, nous coifferons sainte Catherine ! s'écriaient les jeunes.

– Peut-être que non, mesdemoiselles !

Et Sosthène lança au ciel son « eureka¹ » de potard² : il venait de trouver non pas la lumière, ni la gravitation universelle, ni la poudre sans fumée ; il venait de trouver le moyen d'amener de l'or, en jetant par terre ses scrupules d'honnête homme.

– Mes enfants, dit-il, je vais renvoyer mes commis, et on travaillera en famille !

Le pharmacien et ses trois créatures se mirent à fabriquer de la morphine, selon les procédés de Robertson, de Robiquet et Grégory.

Dans le laboratoire, la nuit, les demoiselles Hornuch gagnaient leur dot, sous le gaz, et à la clarté sinistre des fourneaux : Annette installait les alambics et les cornues³, faisait macérer l'opium en un vase d'eau à 38°, de manière à en extraire tous les principes solubles ; Irma évaporait la solution au bain-marie, après y avoir ajouté du carbonate de calcium en poudre pour neutraliser les acides libres ; Zélie, le liquide étant concentré, y mêlait du chlorure de calcium – et le papa terminait les autres précipités, les autres concentrations, les diverses métamorphoses du plus important des alcaloïdes⁴ de l'opium.

Ces chimistes blondes, suèrent et peinèrent, étranges en leur immense tablier noir – mais quelle richesse ! quelle joie !

Presque tous les collègues, épouvantés des suicides, des assassinats commis par les adeptes de la morphine, dédaignaient les bénéfices du poison, et une clientèle afflua rue de Gomorrhe. Sans la moindre ordonnance, on délivrait des doses considérables aux malades : on ne s'inquiétait ni de la personnalité du visiteur, ni de sa situation, ni des causes qui l'entraînaient à l'emploi excessif de la terrible substance ; on vendait des Pravaz ; on distribuait mystérieusement des brochures élogieuses sur le Nirvâna. Zélie en mourut ; son père et ses sœurs continuèrent d'en vivre.

1. Expression grecque employée pour exprimer que l'on vient de trouver la solution d'un problème.

2. Argot : pharmacien.

3. Récipients formés d'une partie arrondie et d'un col étroit et courbé, se terminant en pointe dont on se sert pour la distillation.

4. Substances organiques d'origine végétale douées de propriétés physiologiques remarquables (toxiques ou thérapeutiques) telles que la morphine, la nicotine, la strychnine et la quinine.

Aujourd'hui, Annette et Irma étaient très bien mariées, et Hornuch fabriquait et vendait le poison, à l'aide de quelques élèves. Certes, il n'ignorait pas que l'an passé, le tribunal de la Seine avait condamné un marchand de morphine à deux mille francs d'amende. Deux mille francs ! La belle affaire pour un homme qui gagne trois, quatre, cinq cents francs par jour ! Une franc-maçonnerie s'établit entre Luce Molday, Thérèse de Roselmont et d'autres morphinomanes galantes. Celles-ci payaient en nature l'empoisonneur ; celles-là bazardaient bijoux, mobilier, volaient les hommes pour satisfaire l'irrésistible besoin. Et la contagion gagna les couturières et les modistes de ces dames, les amies, vieilles et laides, comme les plus jeunes et les plus aimables.

Hornuch venait d'inaugurer dans son arrière-boutique un véritable institut de piqûres, avec un salon pour les hommes et un autre pour les femmes. On entraînait là, les yeux sombres, la face livide ; on en sortait les yeux brillants, les lèvres empourprées – et tous ces êtres charriaient le poison, menaçaient de vicier le sang généreux de la France.

Thérèse et Luce obtinrent une vogue parmi les gommeux et les rastas¹ : on les suivait au Bois, au Cirque, au théâtre, à l'Élysée, au Moulin-Rouge, et des amateurs les distinguaient, espérant des sensations inédites.

– Voici les Pravaz !

Réclames vivantes d'Hornuch, elle s'enorgueillissaient de montrer la petite seringue ; elles se piquaient, exagéraient les ivresses du mal Wood ; mais un soir elles disparurent, et le capitaine lut dans le *Rabelais* l'histoire de leur internement à Sainte-Anne.

Effrayé des tableaux, il voulait s'arrêter ; il ne le pouvait plus, et il devint le superbe client de l'alchimiste.

C'est alors que, tantôt sous la domination absolue du stupéfiant et tantôt sous le délire de l'abstinence, au milieu des rages de sa défaite morale et physique, le comte de Pontillac écrivit un journal intime :

Paris, le 4 décembre 1890

Hier, je me suis présenté à l'hôtel du boulevard Malesherbes. Angèle, la femme de chambre, allait m'introduire chez sa maîtresse, quand

1. De « rastaquouère », aventurier d'allure suspecte, individu habituellement d'origine sud américaine ou méditerranéenne, qui étale un luxe voyant et de mauvais goût et dont les moyens d'existence sont suspects.

Olivier est entré au salon : « Ma femme est malade, a-t-il dit, les yeux rouges. Excuse-nous, Raymond ; nous sommes bien malheureux... » J'avais envie de l'égorger !...

Le 5 décembre

Christine est pleine de grandes intentions voluptueuses ; mais, le pot-au-feu de la Villa Saïd ne m'exalte plus. Il faut que j'abandonne la Pravaz, car j'aurais trop de honte, à la renaissance des amours de ma bien-aimée... Blanche va guérir, s'embellir, et je la posséderai de nouveau, de par le diable !

Le 16 décembre

Onze jours de jeûne... Il me monte des sueurs froides, et mes dents se serrent convulsivement... Impossible d'écri...

Le 17 décembre

Je lutte... Je lutte... Oh ! quel supplice !... Tanner, Merlatti, tous les jeûneurs s'amusaient !...

Le soir du même jour

Une idée de suicide m'envahit... Sortons !...

La nuit, quatre heures

Je rentre d'un cercle où j'ai taillé une banque rasoïr... Le portefeuille est bourré ; l'or fait craquer mes poches !... Ah ! l'ignoble bataille !... J'envoie tout cet argent à l'Assistance publique¹...

Le 18 décembre

Non ! Non ! Plus de poison !... Je vivrai, j'aimerai !

Le 19 décembre

Il ment, Hornuch ; il ment, lorsqu'il déclare que des êtres supérieurs prennent de la morphine comme nervin², afin de se tirer d'un état

1. Établissement public de santé créé en 1849 qui exerce le rôle de centre hospitalier régional pour Paris et sa région.

2. Médicament qui agit sur les nerfs et qui a la propriété de les tonifier ou de les calmer.

d'équilibre instable... Il ment, je le jure ! La morphinomanie est une ivrognerie – et pas autre chose.

Le 20 décembre

Au cercle, j'ai perdu tout ce que j'avais gagné, tout ce que j'ai donné aux pauvres – et mille louis de plus. Tant mieux !

Le 21 décembre

Quelle est donc la nature de mes rêves, dans ma folie passionnelle ? Quel est pour moi l'idéal du bonheur ? Je m'interroge, et démêlant le sens caché, l'idée mère de ma poésie, le mystère qui obsède ma pensée, je veux, si je me décide à me tuer, que Blanche succombe avec moi, de telle sorte que de nos corps amoureux se dégagent en même temps les flammes de nos esprits et que ces lueurs jumelles vivent ensemble, dans les Limbes¹ sans fin de l'éternité. C'est la vie unitive² ! C'est le beau rêve de Platon³, le dogme immuable des déshérités de l'amour, ici-bas !

Le 22 décembre

Je voudrais l'avoir tuée – et mourir...

Le 23 décembre

Est-ce que ce n'est pas ainsi que l'on devient fou ? Il me semble que ma tête se rétrécit et que mon cerveau se dilate...

Le 24 décembre

Mes yeux se cavent⁴, ma figure est livide... Je regarde avec effroi ce qui m'entoure... Je crains la mort ; je pense à la mort, et je ne puis comprendre ces idées qui me suivent partout, au milieu de mes camarades, et près de Christine, et dans la solitude de la nuit. Je sais que cela est folie, et je ne saurais éloigner cette folie, tout en la jugeant telle.

Le 25 décembre

J'entends siffler des balles – et j'ai peur, moi, un soldat !

1. Lieu de l'au-delà aux marges de l'enfer.

2. Ultime étape de la vie ascétique où l'âme est en union mystique avec Dieu.

3. Philosophe grec (427-348 avant Jésus-Christ).

4. Se creusent.

Le 26 décembre

Les accès de frayeur sont moins intenses ; j'arrive à en rire... Qu'on me mène sur un champ de bataille, et l'on verra si Monsieur de Pontaillac est un lâche !

Le 27 décembre

Mon ordonnance m'a relevé... J'étais tout mouillé...

La nuit

Je pleure de honte...

Le 28 décembre

J'ai visité les catacombes ; j'ai touché des têtes de mort, et depuis je n'ai plus rêvé que fosses et cimetières...

Le 29 décembre

Sous une impulsion irrésistible dont je me rendais compte, sans pouvoir la vaincre, je suis allé me jeter dans une fosse nouvellement ouverte du cimetière de Saint-Ouen. Au fond du trou, je m'écriai : « Mon Dieu, prenez pitié de moi ! »... Interpellé sur ma position, j'ai dit que j'étais tombé par accident, et un gardien a observé : « Ce monsieur doit être un Anglais, un fantaisiste... »

Le 30 décembre

Des voix m'ordonnent de tuer Blanche et de me tuer ensuite, et comme je résiste, les voix répètent dans un ouragan épouvantable : « Tue ! tue !... Il nous faut des cœurs ; nous avons absolument besoin de cœurs : procure-nous-en ! » À table, ces voix sortent de mon assiette ; au lit, de mon oreiller : « Tue ! tue !... Il nous faut des cœurs !... »

Le 31 décembre

Elle m'intéresse, la psychologie de ma folie. Je prends pour des réalités, soit des produits de mon imagination, soit des souvenirs revêtus d'une forme matérielle, et j'accorde à certaines réalités des apparences absolument différentes de ce qu'elles sont.

D'après le philosophe Despine¹, je vérifie l'exactitude remarquable de cette synthèse du Docteur Lasègue² : « L'illusion est à l'hallucination ce que la médisance est à la calomnie. L'illusion s'appuie sur la réalité ; l'hallucination invente de toutes pièces : elle ne dit pas un mot de vrai. »

J'ai des illusions « extérieures » : le bruit du vent est la voix de Christine ; les nuages sont des fantômes ; les arbres, des spectres ; mon chien, un montagnard, se transforme en bœuf, en lion, en éléphant ; puis, le chien disparu, l'hallucination me montre là-bas un hibou aux ailes larges de quinze mètres. Je n'ignore point que jamais hibou n'atteignit cette envergure, et cependant, je regarde l'animal et je l'entends hurler...

Suis-je donc plus fou que ces mille personnes réunies en un bal parisien, le soir de l'exécution du maréchal Ney³ ? Un monsieur est là ; il se nomme Maréchal *ainé* – le domestique annonce : « Le maréchal Ney ! » Alors, toute l'assemblée tressaille, et Daniel Tuke rapporte ces mots du Docteur Wigan, l'un des invités : « Malgré nous, la ressemblance de ce monsieur avec le Prince demeurerait parfaite ! »

Influence de l'imagination sur les sensations ou folie, quelle est la limite ? Où est la vérité ?

Le 1^{er} janvier 1891

Je subis un trouble de l'accommodation, et la diplopie⁴ est à un très haut degré. Lorsque je place un verre rouge devant l'un de mes yeux, la diplopie semble varier en sa nature et son intensité.

À quoi attribuer ce phénomène ? A-t-il pour cause mon état de faiblesse ? Est-il une des résultantes forcées de l'abstinence morphinique ?

J'éprouve une vive douleur dans tout le système amoureux ; mais si j'en crois les pathologistes⁵, c'est le signe précurseur du réveil !

1. Médecin français, auteur d'une étude sur le somnambulisme en 1886.

2. Médecin en psychiatre français (1816-1883), auteur de *De la folie à deux à l'hystérie et autres états*.

3. Michel Ney (1769-1815), maréchal d'empire, prince de Moskowa et duc d'Elchigen.

4. Trouble de la vision consistant à percevoir deux images ou plus pour un seul objet.

5. Spécialistes des pathologies.

Le 3 janvier

Mon estomac est frappé d'une paralysie intermittente. En arriverai-je à ne plus pouvoir digérer ? Claude Bernard¹ a vu la sécrétion de la glande sous-maxillaire s'arrêter chez un chien morphinisé.

Le 4 janvier

À propos de chiens, essayons des expériences *in anima vili...* des animaux. Jouons au petit Pasteur, au petit Levinstein.

Le 21 janvier

Expériences :

1° J'ai injecté trois fois par jour sous la peau d'un pigeon 5 centigrammes de morphine pendant dix jours – et le dixième jour, il est mort, quatorze minutes après la dernière injection.

2° J'ai fait pendant sept jours, à ma chienne Myrrha, une injection de 20 centigrammes de morphine par jour ; le troisième jour, elle a frissonné, et le septième, elle est morte.

3° Je prends un gros lapin ; je lui fais une injection de 45 centigrammes, et, juste en quarante-cinq minutes, il roule des yeux fous – et il expire...

Le 22 janvier

Dans mon *état passionné*, il m'arrive de me croire condamné à mort, et je souffre autant que Celui de la Grande-Roquette² qui voit venir l'heure de la guillotine.

Ma souffrance n'est pas imaginaire, et je me compare à un métal ballotté entre le pôle « positif et véritable » de la douleur et le pôle « négatif et faux » de la cause.

Le 23 janvier

Toute la journée, j'ai rôdé près de l'hôtel Montreu... L'idée de Blanche est une torture. Je revois la marquise, telle qu'elle m'apparut, le soir du bal, chez le Docteur Aubertot, dans le jardin d'hiver... Elle se baisait, relevait ses jupes brodées... Ah ! le bas de soie gris-perle !... Ah ! La jarretière aux boucles diamantées !...

1. Médecin et physiologiste français, fondateur de la médecine expérimentale.

2. Prison dans le quartier de la Bastille construite en 1836.

Le 24 janvier

La faim de morphine me tenaille... Il y a en moi quelque chose qui parfois me cloue sur place et me déchire, comme si de longues pointes rougies surgissaient de mon corps et tourbillonnaient, au-dessus de mes yeux, en gerbes d'éclairs.

Le 25 janvier

Blanche m'a trompé, en affirmant qu'elle était enceinte, et je souffre de ce mensonge.

Pour m'étourdir, pour oublier, j'ai joué trois nuits entières à l'*Épatant*, aux *Deux-Mondes*, et même dans les tripots... J'ai pris de nombreuses culottes, un total de quatre cent mille... Je souhaite ma ruine...

Le 26 janvier

Cette nuit, à un bal, j'errais seul et lamentable, avec un faux nez ; et des pierrots, des arlequins, des almées¹, des colombines et des polichinelles passaient et disaient : « Le drôle de type !... Il a des yeux de voleur !... » On surveillait mes doigts...

Le 27 janvier

Gueuse de morphine ! J'admets que Blanche soit là vivante et amoureuse. Aurais-je la force de lui témoigner mon amour ? Non, je suis vidé, nettoyé, f... u !... Demandez à Christine.

Le 28 janvier

Une voiture aux stores baissés m'a promené deux heures sur la route de Versailles. J'avais une fille magnifique, experte... Pas de résultat !

Onze heures, la nuit

Une autre voiture m'a conduit du Helder² à une maison de prostitution – et là, rien encore !

1. Danseuse orientale.

2. Hôtel proche de l'Opéra Garnier dans le neuvième arrondissement.

Le 2 février

Combien de temps faut-il s'abstenir pour ressusciter ? Trois ou quatre mois, disent les auteurs... Je ne pourrai pas...

Le 3 février

Si !

Le 4 février

Je viens de remplir une Pravaz, j'hésite...

Ce même jour, trois heures

Fayolle, Darcy et Arnould-Castellier me supplient de leur ouvrir ma porte ; le major Lapouge se joint à eux. Je refuse. Le colonel du 15^e, un chef intelligent et doux, m'a envoyé un mot des plus aimables. Je ne recevrai personne ; je n'écrirai à personne !... Ah ! que la vie est banale !

Le 7 février

Je hais les physiologistes qui ramènent l'amour à un jeu d'étamines et de pistils, et la pensée à un simple mouvement de molécules... Je trouve ridicules les amours platoniques... Or donc, réveillons-nous !... Cantharides¹ ou sulfure de carbone², lequel des deux ?... Tous deux !

Le 8 février

Bravo !... Une belle nuitée chez la danseuse Weg !... Ô Blanche ! Ô ma chérie ! Ô mon trésor !

Le 9 février

« Raymond, où vas-tu ? » m'a demandé Christine. Et j'ai répondu : « Vers elle ! »

Boulevard Malesherbes, le concierge affirme que ses maîtres sont à Nice. Je partirai ce soir.

1. Préparation à base de cantharides (coléoptères de couleur vert doré) desséchés et pulvérisés employée comme vésicant (produisant des ampoules sur la peau) et comme aphrodisiaque.

2. Solvant très toxique.

Minuit

Madame de Montreu est à Paris, et c'est sur l'ordre du maître que le concierge ose me chasser, comme un larbin !

Le 10 février

Olivier, je te tuerai !

Le 11 février

Mais, à quoi bon souffrir toutes les horreurs de l'abstinence, puisque ma guérison ne sera pas bénie par les amours de l'adorée ? Je m'injecte un gramme de morphine.

Le 12 février

Un gramme et demi.

Le 14 février

Deux grammes.

Le 15 février

Deux grammes et demi... Je laisse l'aiguille fixée au mamelon droit...

Le 16 février

Tout est rouge et jaune ; tout est sang et or – les couleurs de l'Espagne... Depuis une heure, je n'ai pas cessé de rire...

Le 17 février

Je vis dans une atmosphère de lumière et de feu... J'absorbe des cantharides et du sulfure de carbone... Oh ! le singulier duel !... Qui sera vainqueur, des aphrodisiaques ou de l'empêcheuse d'aimer ?

Le 18 février

Fiasco avec Christine ; fiasco avec Weg ; fiasco avec douze horizontales... La morphine triomphe, et l'assassin Hornuch est le roi du monde !

Le 19 février

Je voulais continuer les expériences sur mes chevaux. Je m'arrête. La mort du pigeon et la mort du lapin m'ont laissé insensible ; l'agonie

de ma chienne m'a été douloureuse ; la mort de mes chevaux me serait bien dure.

J'explique mes idées diverses : J'aimais ma chienne et j'aime mes chevaux ; je ne connaissais guère le lapin et le pigeon. Mais, pourquoi des hommes vivant en dehors des troubles morphiniques, pourquoi ces hommes s'indignent-ils de voir frapper un cheval ou immoler un taureau, alors qu'ils tuent un lièvre, un chevreuil, un sanglier, un loup, blessent une perdrix, égorgent des volailles et des moutons, assomment des bœufs ? Tous les animaux, tous les insectes, tous les êtres organisés, ont des sensations de joie et de douleur. Pourquoi une mouche n'est-elle pas sacrée ?... Pourquoi ?

Le 20 février

Au diable, la science ! Au diable ! la philosophie, et vive la haute noce !

Le 21 février

Rentré vanné. – Au tableau, huit dames, et huit fiascos. C'est à en devenir chèvre !

Le 22 février

Je rougis d'avoir tué ma chienne, le lapin et le pigeon. Ces expériences ne servent à rien, puisque je demeure incapable de pratiquer une autopsie et d'étudier une intoxication animale ou humaine.

Le 23 février

L'autopsie ? Tiens, une idée !

*

Et ayant abandonné les cantharides et le sulfure de carbone, et ayant retrouvé son énergie intellectuelle, grâce à la morphine, Pontaillac termina son journal par une lettre, un pli scellé à ses armes.

POUR ÊTRE OUVERT LE JOUR DE MA MORT

À Messieurs les professeurs Étienne Aubertot et Émile Pascal,

Membres de l'Académie de médecine.

Messieurs,

La Faculté dont vous êtes deux illustres maîtres, est obligée par ses travaux de rechercher des cadavres humains – et l'on voit, à chaque exécution, ce spectacle bizarre d'un aumônier de la Grande-Roquette qui vous dispute, au nom du supplicié, le double lot d'une tête, d'un tronc et des membres.

Ainsi, l'aumônier¹ prive la science et il diminue son apostolat².

Généralement, Messieurs, vous opérez sur des dépouilles d'hôpital, et quelquefois sur des noyés ou sur des victimes du revolver et des nombreux modes d'exil terrestre. Mais il est assez rare, je crois, qu'un vivant vous fasse hommage de son cadavre : veuillez accepter le mien en souvenir de notre amitié, de votre haute bienveillance.

Je désire que l'autopsie ait lieu dans le grand amphithéâtre, en présence de vos collègues, du major Lapouge et de tous les autres docteurs militaires ou civils, internes et étudiants, que vous jugerez utiles à ce labeur suprême.

Messieurs, puissent vos études éclairer les adeptes de la morphine ! Puissent mon exemple et vos leçons détruire à jamais cette source d'horreurs – ce fléau pire que les batailles !

Votre admirateur et ami,

Comte Raymond De Pontaillac, capitaine au 15^e cuirassiers

Fait à Paris, le 23 février 1891

1. Ecclésiastique attaché à la maison d'un grand personnage, chargé de distribuer les aumônes de celui-ci et d'assurer le service religieux de la chapelle.

2. Mission qui, comme celle des apôtres, demande beaucoup de zèle et d'abnégation.

XVI

Les pharmaciens ne voulaient plus livrer de morphine, sans ordonnance, à la matrone de la rue des Trois-Frères, et comme Madame Xavier et Angèle ignoraient la pharmacie Hornuch, Madame de Montreu – en privation de l'élément vital – traversa de nouvelles crises.

Elle hurlait, tempêtait, descendait de son lit, se roulait sur les tapis de la chambre, se soulevait, marchait, courait, faisait voler en éclats les verres, les bols, les assiettes, les vases, les pendules, les glaces – et trois servantes vigoureuses avaient du mal à l'empêcher de se briser la tête contre les murailles.

Des oppressions, des battements de cœur l'agitaient, la bouleversaient ; des sensations de brûlure dans le pharynx lui arrachaient des sanglots et des larmes, et les douleurs du bas-ventre, devenues excessives, prenaient le caractère de douleurs utérines.

Blanche était bien pâle, mais jolie et désirable encore avec son visage irrité, ses mignonnes dents grinçantes, ses paupières bistrées¹, ses yeux étincelants et la voluptueuse flambée de ses cheveux roux. Quand elle se traînait, presque nue, mordant les dentelles de sa chemise ou les pompons des sièges, il s'exhalait d'elle, et malgré la fatigue, une luxure ; quand elle s'arrêtait, accroupie, tirant un peu sa langue rose et avide, comme font les toutous, on eût dit que de ses bras nerveux elle enserrait un homme, l'abattait, le possédait, dans la toute-puissance d'une ardeur de bacchante².

1. Entourées d'un cercle livide.

2. Femme en proie à un certain délire sensuel et spirituel.

À peine endormie, elle se réveillait avec de la dyspnée¹ qui allait jusqu'à de l'étouffement ; elle sentait ses membres se déchirer, la peau craquer, le sang ruisseler, son ventre s'élargir, et – phénomène produit par la morphine et non par les manœuvres abortives – elle vivait une horrible hallucination : elle croyait enfanter toujours, toujours, toujours.

Insensible au martyr de sa dame, la femme de chambre roucoulait :

– On oublie sa petite Angèle ?

Bientôt la servante ne se gêna plus, et un matin, elle dit :

– Il faut que madame la marquise *éclaire* ! La Xavier me tracasse, et j'ai besoin d'argent ; j'ai besoin de la grosse galette... Je me marie... Cinquante mille, madame, où je vous dénonce au procureur de la République ?

– Je n'ai pas la somme, répondit la marquise : je la demanderai ce soir à ma mère ou à Monsieur de Montreu, sous le prétexte d'une œuvre charitable.

– Demandez-la tout de suite ; vous êtes très exaltée, et vous pouvez...

– ... Mourir ?

– Ma foi !

– Que Dieu t'entende !

– L'argent ?... L'argent, s'il vous plaît ?

– Je vendrai mes bijoux, et je te ferai une belle dot, mais à une condition...

– Voyons ça ?

– Tu iras chez Monsieur de Pontaillac.

– Vous m'ennuyez ! Je puis me compromettre dans vos sales histoires !

– Je voudrais... Je veux de la morphine.

– Il n'y en a plus.

– Monsieur de Pontaillac en a, j'en suis sûre !

Après avoir touché l'argent des bijoux, la servante remit au capitaine ce billet mouillé de larmes et imprégné d'un parfum luxurieux :

Je vous aimais, je vous adorais : vous me laissez souffrir ; vous me laissez mourir... Ô Raymond, aie pitié du triste état où l'on m'a réduite !

1. Difficulté se traduisant par l'augmentation des mouvements respiratoires et de leur fréquence.

Aie pitié de ta malheureuse, bien malheureuse !... Donne-lui la liqueur divine... Elle t'aimera, elle t'adorera, elle t'aime, elle t'adore !...

Blanche

Il n'y eut pas de réponse.

*

Un dimanche, Madame de La Croze, qui sortait de Saint-Augustin¹, où elle avait entendu la messe avec sa fille, demeura épouvantée de ne plus voir Blanche auprès d'elle. Vainement, elle interrogea le cocher et le valet de pied de l'hôtel, et, rentrant à l'église, explora le temple presque désert, les confessionnaux, la sacristie.

Des abbés, des religieuses aidèrent la pauvre dame en ses recherches bien inutiles, car déjà une voiture emportait Madame de Montreu vers l'hôtel de la rue Boissy-d'Anglas.

– Monsieur de Pontaillac ? gémit la visiteuse.

– Monsieur est à table, répondit l'ordonnance Clément.

– Seul ?

– Non, madame.

– Annoncez la marquise de Montreu.

La Stradowska déjeunait chez Raymond. Le capitaine se leva ; elle le suivit au salon, et devant la rivale, elle ne se contenta plus :

– Vous êtes une fille !

– Et toi, une insolente ! hurla Pontaillac. Je te chasse !

Christine allait souffleter la marquise ; mais en les voyant, lui si troublé, elle si affolée, l'un et l'autre si horriblement perdus, la jeune femme s'éloigna de la maison du malheur.

Blanche et Raymond échangèrent un baiser d'amour.

– De la morphine, ami ? Je deviens folle !... De la morphine ?

– Non.

– Par pitié ?

– Non ! non !

– Une piqûre ?

– Jamais !... Regarde : le poison me dévore !...

1. Église construite entre 1860 et 1871 dans le huitième arrondissement.

Madame de Montreu ne l'écoutait pas : les cheveux en désordre, les yeux fous, elle se cramponnait à l'homme, entraînait ses doigts dans la poche de la vareuse, du gilet, du pantalon. Insouciante de toute pudeur, elle se faufilait partout, énervant l'amoureux, l'émoustillant d'une luxure de courtisane :

– Ah ! voici une Pravaz !

Il lui arracha l'aiguille d'or, l'écrasa, et bientôt vaincu par les larmes de la maîtresse, par les soupirs menteurs, il dut trouver une autre aiguille et préparer lui-même la solution.

Allongée sur un divan, dégrafée, comme offerte aux joies de la chair, Blanche murmurait :

– Pique-moi ?... Pique-moi ?... Pique-moi ?...

Raymond obéit. Elle lui souriait voluptueusement :

– Je me réveille !... Oh ! c'est bon !... Encore ?... Encore ?... Grise-moi... Encore ?... Encore ?... Je t'aime !... Je t'aime !... C'est le Paradis !... Ô mon sauveur, je t'aime !

*

Où fuir ? Où se cacher ?

Madame de Montreu n'aurait pu supporter les fatigues d'un grand voyage ; mais le capitaine avait une villa, à Fontainebleau, et le soir même, les amants s'y rendirent.

Depuis trois jours, ils menaient une véritable existence de possédés, fuyant le soleil, tous deux hâves¹ et flétris, tous deux vieux, lui à trente et un ans, elle à vingt-quatre !

En cette villa située sur les bords de la Seine, ils vivaient dans une chambre qu'éclairaient, la nuit et le jour, des bougies – une chambre de deuil, une chambre de mort – et toutes les démarches de Monsieur de Montreu, pour retrouver sa femme, étaient infructueuses.

Grâce à Hornuch, le pharmacien de la rue de Gomorrhe, ils s'infiltraient le poison à hautes doses, bien décidés à mourir ensemble. Leur corps – les bras, la poitrine, le ventre, les jambes – toute la peau disparaissait sous des arabesques étranges, rouges comme des rubis, jaunes comme des topazes² – et, nus, ils s'admiraient, illuminés de

1. Amaigris et pâlis.

2. Pierre semi-précieuse, transparente et brillante, le plus souvent d'un jaune vif.

surnaturelles visions, et ils s'aimaient, se glorifiant de ne pas être semblables aux humains.

L'ordonnance qui les servait, Clément, seul domestique là-bas, n'osait plus les regarder, tant leurs yeux s'animaient de flammes bizarres, tant leurs lèvres balbutiaient de folies et de menaces.

Un matin, le capitaine donna l'ordre à son serviteur de ramener de Paris un de ses chevaux et de lui apporter une de ses grandes tenues d'officier. Le soir, il dit au valet :

– Tu me réveilleras à cinq heures, pour la revue.

– Quelle revue, mon capitaine ?

– La revue de demain, imbécile !

*

La nuit. – Trois heures.

Dans le salon, les amants s'embrassaient, lorsque Pontaillac, désolé de son impuissance absolue, vociféra :

– Si je suis mort pour l'amour, je ne suis pas mort pour la Patrie !

Alors, sur la prière de l'homme, Blanche se mit au piano, et le capitaine entonna l'hymne des batailles :

*Voyez là-bas comme un éclair d'acier,
Ces régiments passer dans la fumée !
Ils vont mourir – et pour sauver l'armée,
Donner le sang du dernier cuirassier !*

Ivre de morphine, l'œil en feu, il sabrait des mains à droite et à gauche, et prise de peur, la dame s'éloignait.

– Qui vive ? gronda-t-il en la saisissant à la chevelure. Qui vive ?... Nom de Dieu qui vive ?

– Raymond... J'ai tué notre... petit... Pardonne-moi ? suppliait Blanche.

– Qui vive ?

Il la secouait effroyablement :

– Qui vive ? Qui vive ? Qui vive ?

Tout à coup il s'arrêta pour recevoir entre ses bras sa maîtresse expirante et la coucher sur le tapis.

– Je l'ai tuée... Oh !... oh !...

Raymond voulut crier, les mots s'étranglèrent dans sa gorge ; il voulut sonner ; ses doigts rigides ne purent se mouvoir.

À genoux, il invoquait la morte. – Il chancela et dormit.

Éveillé, il pleura d'horreur, et s'élançant vers la chambre voisine, il se dit : « Je rêve ! »

Devant la porte du salon qu'il refermait, l'image de Blanche et toutes les funèbres réalités s'évanouirent. Et de même qu'au milieu des songes, nous déchirons certains voiles, à la lueur plus éclatante d'autres mystères – ainsi le morphinomane subissait de nouvelles hallucinations.

*

Cinq heures.

L'ordonnance entra :

– Mon capitaine, la bête est sellée.

– Bien... Je vais m'habiller... Aide-moi.

*

Six heures.

Monsieur de Pontaillac, en grande tenue, monta à cheval. Il galopait sur la route. Une poussière se souleva ; des clairons retentirent, et l'officier, en saluant du sabre un régiment de chasseurs, eut le tableau de la guerre, des canons, de la mitraille, des étendards éployés au vent de la victoire. À la tête des troupes, il cria :

– En avant, et vive la France !

Au commandement de : « Halte ! » officiers, sous-officiers et cavaliers, immobiles, regardèrent un cheval furieux emporter une ombre d'homme : la tête amincie valsait sous le casque blanc et or à la noire crinière ; la poitrine flottait sous la cuirasse de blanc métal ; les jambes pendaient, bottées et extraordinairement maigres et molles, et Pontaillac, avec son visage anguleux, son long nez, ses yeux caves, ses moustaches effilées, son armure cliquetante – lui si brave, autrefois si robuste, si beau, si intelligent – Pontaillac avait l'air d'un Don Quichotte sinistre et moderne.

On accourait. Il tomba, dans la rougeur de l'aube printanière ; il tomba épuisé et non pas vaincu ; il tomba mort, le sabre au poing, en râlant un appel à la charge glorieuse :

– Là-bas... comme un éclair d'acier !

– Que la paix soit avec vous !

FIN

Œuvres de Dubut de Laforest

- *Les Dames de Lamète*, éditions Charpentier, 1880.
- *Tête à l'envers*, éditions Charpentier, 1882.
- *La Crucifiée*, éditions Lévy (Calman-Lévy), 1883.
- *Le Rêve d'un viveur*, éditions Rouveyre et Bloud, 1883.
- *Mademoiselle Tantale*, éditions Dentu, 1884.
- *Belle maman*, mœurs contemporaines, éditions Dentu, 1884.
- *Un Américain de Paris*, éditions Lévy (Calman-Lévy), 1884.
- *La baronne Emma Suzette*, éditions Dentu, 1885.
- *Contes de la paresseuse*, éditions Monnier, 1885.
- *Les Dévorants de Paris*, éditions Dentu, 1885.
- *L'espion Gismark*, éditions Dentu, 1885.
- *Le Gaga*, mœurs parisiennes, éditions Dentu, 1885.
- *La bonne à tout faire*, éditions Dentu, 1886.
- *Contes pour les baigneuses*, éditions Dentu, 1886.
- *Le Cornac*, éditions Dentu, 1887.
- *Documents humains*, éditions Dentu, 1888.
- *Mademoiselle de Marbeuf*, éditions Dentu, 1888.
- *Contes de la lune*, éditions Dentu, 1889.
- *L'homme de joie*, éditions Dentu, 1889.
- *La baronne Emma*, éditions Dentu, 1890.
- *La femme d'affaires*, éditions Dentu, 1890.
- *Le Grapin*, éditions Dentu, 1890.
- *Colette et Renée*, éditions Dentu, 1891.
- *Le Commis-voyageur*, éditions Dentu, 1891.
- *Contes à Panurge*, éditions Dentu, 1891.
- *Morphine*, éditions Dentu, 1891.
- *L'abandonnée*, éditions Dentu, 1892.
- *Contes pour les hommes*, éditions Dentu, 1892.
- *Rabelais*, éditions Dentu, 1893.
- *La Haute bande*, éditions Dentu, 1893.
- *Les petites Rastas*, éditions Dentu, 1894.
- *Le cocu imaginaire*, éditions Dentu, 1895.
- *Mademoiselle de T...*, éditions Dentu, 1895.
- *Angéla Bouchaud*, demoiselle de magasin, éditions Dentu, 1896.
- *Amours de jadis et d'aujourd'hui*, éditions Dentu, 1897.
- *Messidor*, éditions Dentu, 1897.
- *Les derniers scandales de Paris*, 37 volumes, éditions Fayard, 1898-1900, comprenant notamment les nouveaux titres suivants :
 - *La vierge du trottoir*
 - *Les souteneurs en habit noir*
 - *La grande horizontale*
 - *Le dernier gigolo*
 - *Madame Don Juan*
 - *Le caissier du tripot*
- *La traite des blanches*, éditions Fayard, 1900
- *Madame Barbe-Bleu*, éditions Fayard, 1901.
- *La tournée des Grands-Ducs*, éditions Flammarion, 1901.
- *Monsieur Pithec et la Vénus des Fortifs*, éditions Flammarion, 1902.

Sites Internet

Un site est entièrement consacré à l'auteur. Il comprend des éléments biographiques, bibliographiques et iconographiques. Il est proposé en français, en anglais, en espagnol et en italien :

- www.dubut-de-laforest.com

L'encyclopédie libre Wikipedia propose un article sommaire :

- fr.wikipedia.org

Plusieurs titres de l'auteur peuvent être téléchargés sur Gallica, la bibliothèque numérique de la Bibliothèque nationale de France.

- gallica.bnf.fr

Imprimé par le Livre unique
41 rue Camille Pelletan
78800 Houilles
Mars 2008